

PETITES MISÈRES

DE LA

VIE CONJUGALE.

I

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Les Amants de ma maitresse, par H. de Kock. . 2 vol. in-8.
Chroniques de l'Opéra, par Touchard-Lafosse . . 4 vol. in-8.
La Lune de Miel, par H. de Balzac. . . . . 2 vol. in-8.
Mémoires secrets du duc de Roquelaure.. . . . 4 vol. in-8.
La Femme de l'Ouvrier, par Roland Bauchery. 2 vol. in-8.
Huit Femmes, par Mme Desbordes-Valmore. . . 2 vol. in-8.
Les Fanfarons du Roi, par Paul Feval. . . . 4 vol. in-8.
La Forêt de Rennes, par le même . . . . . . 3 vol. in-8.
William Shakspere, par Clemence Robert. . . 2 vol. in-8.
Modeste Mignon; par H. de Balzac. . . . . 4 vol. in-8.
Marie d'Anjou, par Molé-Gentilhomme. . . . 2 vol. in-8.
Les Mémoires d'un Ange, par Emmanuel Gonzalès . 4 vol. in-8.
La Reine des Grisettes, par H. de Kock. . . 2 vol. in-8.
Les Bohémiens de paris, par Roland Bauchery. . 4 vol. in-8.
Le Roi des Étudiants, par H. de Kock. . . . 2 vol. in-8.
La Duchesse de Chevreuse, par Clémence Robert. 2 vol. in-8.
Les Frères de la Côte, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
Berthe l'Amoureuse, par H. de Kock. . . . . 2 vol. in 8.
Le Livre d'amour, par Emmanuel Gonzalès. . 2 vol. in-8.
Les Enfants de l'atelier, par Michel Masson
et Clémence Robert . . . . 2 vol. in-8.
Thérésa, par Mme Charles Reybaud. . . . .
La Mère-Folle, par Auguste Arnould. . . . . } 2 vol. in-8.
La Vierge de Fribourg, par X.-B. Saintine. . .
La Marquise d'Alpujar, par Molé-Gentilhomme. } 2 vol. in-8.
La dernière Soeur grise, par Léon Gozlan . .
Un Amour de Reine, par Clémence Robert. . . } 2 vol. in-8.
Aventures de Robert Robert, par Louis Desnoyers. 2 vol. in-8

Sous Presse:

La femme de soixante ans, par H. Balzac. . . 2 vol. in-8.
Le Couvent des Augustins, par Clémence Robert. . 2 vol. in-8.
La Reine de Saba, par Emmanuel Gonzalès. . 2 vol. in-8.
Marthe et Marie, par Paul Feval. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Bourreau de Jacques II, par Molé-Gentilhomme. 2 vol. in-8.
L'amant de Lucette, par H. de Kock. . . . . . 2 vol. in-8.
La Mère jalouse, par Frédéric de Sezanne . . 2 vol. in-8.
Mémoires d'une femme du peuple, par Roland Bauchery 2 vol. in-8.
Les Deux Trésors, par Philippe de Marville. . 2 vol. in-8.

ROMANS DE ELIE BERTHET.

En Vente:

Richard le Fauconnier . . . . 2 vol. in-8.
La mine d'or . . . . 2 vol. in-8.
Le Braconnier. . . . . 2 vol. in-8.

Sous Presse:

Le pacte de famine. . . . . 2 vol. in-8.
Le Cadet de normandie. . . . . 2 vol. in-8.
L'incendiaire de l'Aveyron. . . . . 2 vol. in-8.
La belle Drapière. . . . . 2 vol. in-8.

Pour paraître incessamment:

LES SOIRÉES DE PARIS.

4 volumes in-8°.

Paris.—Imp. d'Edouard Bautruche rue de la Harpe, 90

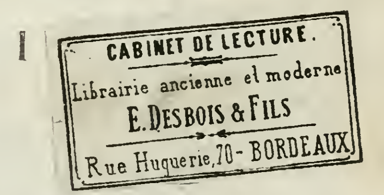
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE

PAR

H. DE BALZAC.

I



PARIS,
GABRIEL ROUX ET CASSANET, EDITEURS,
EN VENTE CHEZ BAZOUGE-PIGOREAU,
33, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.
1846

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les *Petites misères de la vie conjugale* que nous publions aujourd'hui forment un ouvrage complet, et cependant ce livre est la suite et le complément indispensable de la *Physiologie du mariage*, cet ouvrage qui a

obtenu un succès à la fois si élevé et si populaire, qui se trouve non seulement dans les cabinets de lecture, mais encore dans toutes les bibliothèques particulières, et dont cinq éditions ont à peine suffi pour satisfaire la curiosité du public.

On comprend facilement le succès du célèbre romancier dont le nom est à la tête de cet ouvrage : car il est du petit nombre des écrivains qui ne font pas commerce de leur plume, et restent constamment fidèles à l'étude et au progrès de l'art, au lieu de prendre l'argent pour unique but de leurs travaux. Aussi l'œuvre du consciencieux écrivain restera comme un monument dans lequel on

pourra toujours, dans la suite des temps, puiser la connaissance exacte des mœurs du dix-neuvième siècle.

Dans peu nous publierons un ouvrage qui diffère entièrement de celui-ci, *La Femme de soixante ans*. On sait combien M. de Balzac excelle à peindre les types de femmes les plus précieux et les plus caractéristiques ; le livre que nous annonçons contient l'étude la plus remarquable que l'auteur ait faite en ce genre. On voit par le portrait de la femme de soixante ans que chaque âge a sa beauté et ses charmes. Bien des femmes arrivées à cette époque de la vie y retrouveront l'expression fidèle de leurs mérites, et celles qui en sont

encore éloignées y puiseront de précieuses espérances pour l'avenir.

On retrouve donc dans ce livre les plus belles pages de l'écrivain qui nous a donné *le père Goriot*, *Eugénie Grandet*, *le Curé de village*, *Modeste Mignon* et tant d'autres chefs-d'œuvre.

G. R.

LE COUP DE JARNAC.

— Petite, cela vous plaît à dire; mais un enfant coûte énormément! s'écrie un époux dix fois trop heureux qui fait baptiser son onzième, nommé le petit dernier.

Un mot avec lequel les femmes abusent leurs familles.

Quelle est cette misère? me direz-vous.

Hé bien! cette misère est comme beaucoup de petites misères conjugales: un bonheur pour quelqu'un.

Vous avez, il y a quatre mois, marié votre fille, que nous appellerons du doux nom de Caroline, pour en faire le type de toutes les épouses.

Caroline est, comme toujours, une

charmante jeune personne, et vous lui avez trouvé pour mari :

Soit un avoué de première instance,

Soit un capitaine en second,

Peut-être un ingénieur de troisième classe ;

Ou un juge suppléant ;

Ou encore un jeune vicomte.

Mais plus certainement, ce que recherchent le plus les familles sensées, l'idéal de leurs désirs : le fils unique d'un riche propriétaire!.... (Voyez la Préface.)

Ce phénix, nous le nommerons Adolphe, quels que soient son état dans

le monde, son âge, et la couleur de ses cheveux.

L'avoué, l'ingénieur, le juge, enfin le gendre, Adolphe et sa famille ont vu dans mademoiselle Caroline :

1° Mademoiselle Caroline ;

2° Fille unique de votre femme et de vous.

Ici, nous sommes forcé de demander, comme à la Chambre, la division.

I.

DE VOTRE FEMME !

Votre femme doit recueillir l'héritage d'un oncle maternel, vieux podagre qu'elle mitonne, soigne, caresse et emmitoufle ; sans compter la fortune de son père à elle.

Caroline a toujours adoré son oncle, son oncle qui la faisait sauter sur ses genoux, son oncle qui... son oncle que... son oncle enfin dont la succession est estimée deux cent mille francs.

De votre femme, personne bien conservée, mais dont l'âge a été l'objet de mûres réflexions et d'un long examen de la part des ayes et atayes de votre gendre.

Après bien des escarmouches respectives entre les belles-mères, elles se sont confié leurs petits secrets de femmes mûres.

— Et vous, ma chère dame?

— Moi, Dieu merci! j'en suis quitte, et vous?

— Moi, je l'espère bien ! a dit votre femme.

— Tu peux épouser Caroline, a dit la mère d'Adolphe à votre futur gendre, Caroline héritera seule de sa mère, de son oncle et de son grand-père.

II.

DE VOUS :

Qui jouissez encore de votre grand-père maternel, un bon vieillard dont la succession ne vous sera pas disputée : il est en enfance, et dès lors incapable de tester.

De vous, homme aimable, mais qui avez mené une vie assez libertine dans votre jeunesse.

— Ah! vous avez fait des nôtres, vous a dit le père de votre cher Adolphe.

En effet, vous avez cinquante-neuf ans, votre tête est couronnée, on dirait d'un genou qui passe au travers d'une perruque grise.

3° Une dot de trois cent mille francs!...

4° La sœur unique de Caroline, une petite niaise de douze ans, souffreteuse, et qui promet de ne pas laisser vieillir ses os.

5° Votre fortune à vous, beau-père

(dans un certain monde, on dit le papa beau-père), vingt mille livres de rente, qui s'augmenteront d'une succession sous peu de temps.

6° La fortune de votre femme, qui doit se grossir de deux successions :

L'oncle et le grand-père.

Trois successions et les économies,

ci	750,000 f.
Votre fortune	250,000
Celle de votre femme	250,000
Total.	1,250,000 f.

qui ne peuvent s'envoler !...

Voilà l'autopsie de tous ces brillants hyménées qui conduisent leurs chœurs dansants et mangeants, en gants blancs,

fleuris à la boutonnière, bouquets de fleurs d'oranger, cannetilles, voiles, remises et cochers allant de la mairie à l'église, de l'église au banquet, du banquet à la danse, et de la danse dans la chambre nuptiale, aux accents de l'orchestre et aux plaisanteries consacrées que disent les restes de dandies ; car n'y a-t-il pas, de par le monde, des restes de dandies, comme il y a des restes de chevaux anglais?

Oui, voilà l'ostéologie des plus amoureux désirs.

La plupart des parents ont dit un mot sur ce mariage.

Ceux du côté du marié :

— Adolphe a fait une bonne affaire.

Ceux du côté de la mariée :

— Caroline a fait un excellent mariage. Adolphe est fils unique, et il aura soixante mille francs de rente, un jour ou l'autre !...

Un jour, l'heureux juge, l'ingénieur heureux, l'heureux capitaine ou l'heureux avoué, l'heureux fils unique d'un riche propriétaire, Adolphe enfin, vient dîner chez vous, accompagné de sa famille.

Votre fille Caroline est excessivement orgueilleuse de la forme un peu bombée de sa taille.

Toutes les femmes déploient une innocente coquetterie pour leur première grossesse.

Semblables au soldat qui se pomponne pour sa première bataille, elles aiment à faire la pâle, la souffrante.

Elles se lèvent d'une certaine manière, et marchent avec les plus jolies affectations.

Encore fleurs, elles ont un fruit : elles anticipent alors sur la maternité.

Toutes ces façons sont excessivement charmantes... la première fois.

Votre femme, devenue la belle-mère d'Adolphe, se soumet à des corsets de haute pression.

Quand sa fille rit, elle pleure ; quand sa Caroline étale son bonheur, elle rentre le sien.

Après dîner, l'œil clairvoyant de la co-belle-mère a deviné l'œuvre des ténèbres.

Votre femme est grosse! la nouvelle éclate, et Adolphe dit en riant *jaune* à sa belle-mère :

— Aviez-vous bassiné le lit?..

Vous espérez dans une consultation qui doit avoir lieu le lendemain.

Vous, homme de cœur, vous rougissez, vous espérez une hydropisie.

Mais les médecins ont confirmé l'arrivée d'un petit dernier!...

Quelques maris timorés vont alors à la campagne ou mettent à exécution un voyage en Italie.

Enfin une étrange confusion règne dans votre ménage.

Vous et votre femme, vous êtes dans une fausse position.

— Comment ! toi, vieux coquin, tu n'as pas eu honte de... ? vous dit un ami sur le boulevard.

— Eh bien, oui ! fais-en autant, répliquez-vous enragé.

— Comment, le jour où ta fille ?... mais c'est immoral ! Et une vieille femme ? mais c'est une infirmité !

Nous avons été volés comme dans un bois, dit la famille de votre gendre.

Comme dans un bois ! est une gracieuse expression pour la belle-mère.

Cette famille espère que l'enfant qni

coupe en trois les espérances de fortune sera, comme tous les enfants des vieillards, un scrofuleux, un infirme, un avorton.

Naîtra-t-il viable?

Cette famille attend l'accouchement de votre femme avec l'anxiété qui agita la maison d'Orléans pendant la grossesse de la duchesse de Berri : une seconde fille procurait le trône à la branche cadette, sans les conditions onéreuses de Juillet; Henri V râflait la couronne.

Dès lors, la maison d'Orléans a été forcée de jouer quitte ou double.

Les événements lui ont donné la partie.

La mère et la fille accouchent à neuf jours de distance.

Le premier enfant de Caroline est une pâle et maigrichonne petite fille qui ne vivra pas.

Le dernier enfant de sa mère est un superbe garçon, pesant douze livres, qui a deux dents, et des cheveux superbes.

Vous avez désiré pendant seize ans un fils.

Cette misère conjugale est la seule qui vous rende fou de joie.

Car votre femme rajeunie rencontre, dans cette grossesse, ce qu'il faut appeler l'été de la Saint-Martin des femmes :

Elle nourrit, elle a du lait! son teint est frais, elle est blanche et rose.

A quarante-deux ans, elle fait la jeune femme, achète des petits bas, se promène suivie d'une bonne, brode des bonnets, garnit des béguins.

Alexandrine a pris son parti, elle instruit sa fille par l'exemple;

Elle est ravissante, elle est heureuse.

Et cependant c'est une misère, petite pour vous, grande pour votre gendre.

Cette misère est des deux genres, elle vous est commune à vous et à votre femme.

Enfin, dans ces cas-là, votre pater-

nité vous rend d'autant plus fier qu'elle est incontestable, mon cher monsieur !

LES DÉCOUVERTES.

Généralement, une jeune personne ne découvre son vrai caractère qu'après deux ou trois années de mariage. Elle dissimule, sans le vouloir, ses

défauts au milieu des premières joies, des premières fêtes.

Elle va dans le monde pour y danser, elle va chez ses parents pour vous y faire triompher, elle voyage escortée par les premières malices de l'amour, elle se fait femme.

Puis elle devient mère et nourrice, et dans cette situation pleine de jolies souffrances, qui ne laisse à l'observation ni une parole ni une minute, tant les soins y sont multipliés, il est impossible de juger d'une femme.

Il vous a donc fallu trois ou quatre ans de vie intime avant que vous ayez pu découvrir une chose horriblement triste, un sujet de perpétuelles terreurs.

Votre femme, cette jeune fille à qui les premiers plaisirs de la vie et de l'amour tenaient lieu de grâce et d'esprit, si coquette, si animée, si vive, dont les moindres mouvements avaient une délicieuse éloquence, a dépouillé lentement, un à un, ses artifices naturels.

Enfin, vous avez aperçu la vérité !

Vous vous y êtes refusé, vous avez cru vous tromper ;

Mais non :

Caroline manque d'esprit, elle est lourde, elle ne sait ni plaisanter ni discuter, elle a parfois peu de tact.

Vous êtes effrayé.

Vous vous voyez pour toujours obligé de conduire *cette chère Minette* à

travers des chemins épineux où vous laisserez votre amour-propre en lambeaux.

Vous avez été déjà souvent atteint par des réponses qui, dans le monde, ont été poliment accueillies : on a gardé le silence au lieu de sourire; mais vous aviez la certitude qu'après votre départ les femmes s'étaient regardées en se disant :

— Avez-vous entendu madame Adolphe?

— Pauvre petite femme, elle est...

— Bête comme un chou.

— Comment, lui, qui certes est un homme d'esprit, a-t-il pu choisir?...

— Il devrait former sa femme, l'instruire, ou lui apprendre à se taire.

AXIOMES.

Un homme est, dans notre civilisation, responsable de toute sa femme.

Ce n'est pas un mari qui forme sa femme.

Un jour, Caroline aura soutenu *mor-*

dicus chez madame de Fischtaminel, une femme très-distinguée, que le petit dernier ne ressemblait ni à son père ni à sa mère, mais à l'ami de la maison. Elle aura peut-être éclairé monsieur de Fischtaminel, et inutilisé les travaux des trois années, en renversant l'échafaudage des assertions de madame de Fischtaminel, qui, depuis cette visite, vous marque de la froideur.

Un soir Caroline, après avoir fait causer un auteur sur ses ouvrages, aura terminé en donnant le conseil à ce poète déjà fécond de travailler enfin pour la postérité.

Tantôt elle se plaint de la lenteur du service à table chez des gens qui n'ont

qu'un domestique et qui se sont mis en quatre pour la recevoir.

Tantôt elle médit des veuves qui se remarient, devant madame Deschars, mariée en troisièmes noces à un ancien notaire, à Nicolas-Jean-Jérôme-Népomucène-Ange-Marie-Victor-Anne-Joseph Deschars, l'ami de votre père.

Enfin vous n'êtes plus vous-même dans le monde avec votre femme.

Comme un homme qui monte un cheval ombrageux et qui le regarde sans cesse entre les deux oreilles, vous êtes absorbé par l'attention avec laquelle vous écoutez votre Caroline.

Pour se dédommager du silence auquel sont condamnées les demoiselles,

Caroline parle, ou mieux, elle babille.

Elle veut faire de l'effet, et elle en fait : rien ne l'arrête ; elle s'adresse aux hommes les plus éminents, aux femmes les plus considérables ; elle se fait présenter, elle vous met au supplice.

Pour vous, aller dans le monde, c'est aller au martyre.

Elle commence à vous trouver maussade : vous êtes attentif, voilà tout !

Enfin, vous la maintenez dans un petit cercle d'amis, car elle vous a déjà brouillé avec des gens de qui dépendaient vos intérêts.

Combien de fois n'avez-vous pas reculé devant la nécessité d'une remontrance, le matin, au réveil, quand

vous l'aviez bien disposée à vous écouter !

Une femme écoute très-rarement.

Combien de fois n'avez-vous pas reculé devant le fardeau de vos obligations magistrales ?

La conclusion de votre communication ministérielle ne devait-elle pas être :

— Tu n'as pas d'esprit.

Vous pressentez l'effet de votre première leçon, Caroline se dira :

— Ah ! je n'ai pas d'esprit !

Aucune femme ne prend jamais ceci en bonne part.

Chacun de vous tirera son épée et jettera le fourreau.

Six semaines après, Caroline peut vous prouver qu'elle a précisément assez d'esprit pour vous *minotauriser* sans que vous vous en aperceviez.

Effrayé de cette perspective, vous épuisez alors les formules oratoires; vous les interrogez, vous cherchez la manière de dorer cette pilule.

Enfin, vous trouvez le moyen de flatter tous les amours-propres de Caroline, car :

AXIOME.

Une femme mariée a plusieurs amours-propres.

Vous dites être son meilleur ami, le seul bien placé pour l'éclairer; plus vous y mettez de préparation, plus elle est attentive et intriguée.

En ce moment, elle a de l'esprit.

Vous demandez à votre chère Caroline, que vous tenez par la taille, comment, elle, si spirituelle avec vous, qui a des réponses charmantes (vous lui rappelez des mots qu'elle n'a jamais eus, que vous lui prêtez, qu'elle accepte en souriant), comment elle peut dire ceci, cela, dans le monde.

Elle est sans doute comme beaucoup

de femmes, intimidée dans les salons.

— Je connais, dites-vous, bien des hommes fort distingués qui sont ainsi.

Vous citez d'admirables orateurs de petit comité auxquels il est impossible de prononcer trois phrases à la tribune.

Caroline devrait veiller sur elle; vous lui vantez le silence comme la plus sûre méthode d'avoir de l'esprit.

Dans le monde, on aime qui nous écoute.

Ah! vous avez rompu la glace, vous avez patiné sur ce miroir sans le rayer; vous avez pu passer la main sur la croupe de la Chimère la plus féroce et la plus sauvage, la plus éveillée, la plus clairvoyante, la plus inquiète, la

plus rapide, la plus jalouse, la plus ardente, la plus violente, la plus simple, la plus élégante, la plus déraisonnable, la plus attentive du monde moral :

LA VANITÉ D'UNE FEMME !...

Caroline vous a saintement serré dans ses bras, elle vous a remercié de vos avis, elle vous en aime davantage ; elle veut tout tenir de vous, même l'esprit ; elle peut être sotte, mais ce qui vaut mieux que de dire de jolies choses, elle sait en faire !... elle vous aime.

Mais elle désire être aussi votre orgueil !

Il ne s'agit pas de savoir se bien mettre, d'être élégante et belle ;

Elle veut vous rendre fier de son intelligence.

Vous êtes l'homme le plus heureux du monde d'avoir su sortir de ce premier mauvais pas conjugal.

— Nous allons ce soir chez madame Deschars, où l'on ne sait que faire pour s'amuser ; on y joue à toutes sortes de jeux innocents à cause du troupeau de jeunes femmes et de jeunes filles qui y sont ; tu verras !... dit-elle.

Vous êtes si heureux que vous fredonnez des airs en rangeant toutes sortes de choses chez vous, en caleçon et en chemise.

Vous ressemblez à un lièvre faisant

ses cent mille tours sur un gazon fleuri, parfumé de rosée.

Vous ne passez votre robe de chambre qu'à la dernière extrémité, quand le déjeuner est sur la table.

Pendant la journée, si vous rencontrez des amis, et si l'on vient à parler femmes, vous les défendez; vous trouvez les femmes charmantes, douces; elles ont quelque chose de divin.

Combien de fois nos opinions nous sont-elles dictées par les événements inconnus de notre vie?

Vous menez votre femme chez madame Deschars.

Madame Deschars est une mère de famille excessivement dévote, et chez

qui l'on ne trouve pas de journaux à lire; elle surveille ses filles, qui sont de trois lits différents, et les tient d'autant plus sévèrement qu'elle a eu, dit-on, *quelques petites choses* à se reprocher pendant ses deux précédents mariages.

Chez elle, personne n'ose hasarder une plaisanterie.

Tout y est blanc et rose, parfumé de sainteté, comme chez les veuves qui atteignent aux confins de la troisième jeunesse.

Il semble que ce soit la Fête-Dieu tous les jours.

Vous, jeune mari, vous vous unissez à la société juvénile des jeunes femmes,

des petites filles, des demoiselles et des jeunes gens qui sont dans la chambre à coucher de madame Deschars.

Les gens graves, les hommes politiques, les têtes à whist et à thé sont dans le grand salon.

On joue à deviner des mots à plusieurs sens, d'après les réponses que chacun doit faire à ces questions.

— Comment l'aimez-vous?

— Qu'en faites-vous?

— Où le mettez-vous?

Votre tour arrive de deviner un mot, vous allez dans le salon, vous vous mêlez à une discussion, et vous revenez appelé par une rieuse petite fille.

On vous a cherché quelque mot qui puisse prêter aux réponses les plus énigmatiques.

Chacun sait que, pour embarrasser les fortes têtes, le meilleur moyen est de choisir un mot très-vulgaire, et de comploter des phrases qui jettent l'OEdipe de salon à mille lieues de chacune de ses pensées.

Ce jeu remplace difficilement le lansquenet ou le creps, mais il est peu dispendieux.

Le mot MAL a été promu à l'état de Sphinx.

Chacun s'est promis de vous dérouter.

Le mot, entre autres acceptions, a

celle de *mal*, substantif qui signifie, en esthétique, le contraire du bien;

De *mal*, substantif qui prend mille expressions pathologiques;

Puis *malle*, voiture du gouvernement;

Et enfin *malle*, ce coffre, varié de forme, à tous crins, à toutes peaux, à oreilles, qui marche rapidement, car il sert à emporter les effets de voyage, dirait un homme de l'école de Delille.

Pour vous, homme d'esprit, le Sphinx déploie ses coquetteries, il étend ses ailes, les replie;

Il vous montre ses pattes de lion, sa gorge de femme, ses reins de cheval, sa tête intelligente;

Il agite ses bandelettes sacrées, il se pose et s'envole, revient et s'en va, balaie la place de sa queue redoutable ;

Il fait briller ses griffes, il les rentre ;

Il sourit, il frétille, il murmure ;

Il a des regards d'enfant joyeux, de matrone grave ;

Il est surtout moqueur.

— Je l'aime d'amour.

— Je l'aime chronique.

— Je l'aime à crinière fournie.

— Je l'aime à secret.

— Je l'aime dévoilé.

— Je l'aime à cheval.

— Je l'aime comme venant de Dieu, a dit madame Deschars.

— Comment l'aimes-tu? dites-vous à votre femme.

— Je l'aime légitime.

La réponse de votre femme est incomprise, et vous envoie promener dans les champs constellés de l'infini, où l'esprit, ébloui par la multitude des créations, ne peut rien choisir.

On le place

— Dans une remise.

— Au grenier.

— Dans un bateau à vapeur.

— Dans la presse.

— Dans une charrette.

— Dans les bagnes.

— Aux oreilles.

— En boutique.

Votre femme vous dit en dernier :

— Dans mon lit.

Vous y étiez, mais ne savez aucun mot qui aille à cette réponse, madame Deschars n'ayant pu rien permettre d'indécent.

— Qu'en fais-tu?

— Mon seul bonheur, dit votre femme après les réponses de chacun, qui toutes vous ont fait parcourir le monde entier des suppositions linguistiques.

Cette réponse frappe tout le monde, et vous particulièrement ;

Aussi vous obstinez-vous à chercher le sens de cette réponse.

Vous pensez à la bouteille d'eau

chaude enveloppée de linge que votre femme fait mettre à ses pieds dans les grands froids.

A la bassinoire, surtout !..

A son bonnet,

A son mouchoir,

Au papier de ses papillotes,

A l'ourlet de sa chemise,

A sa broderie,

A sa camisole,

A votre foulard,

A l'oreiller,

A la table de nuit, où vous ne trouverez rien de convenable.

Enfin, comme le plus grand bonheur des répondants est de voir leur Œdipe mystifié, que chaque mot donné pour

le vrai les jette en des accès de rire, les hommes supérieurs aiment mieux, en ne voyant cadrer aucun mot à toutes les explications, s'avouer vaincus que de dire inutilement trois substantifs.

D'après la loi de ce jeu innocent, vous êtes condamné à retourner dans le salon après avoir donné un gage;

Mais vous êtes si excessivement intrigué par les réponses de votre femme, que vous demandez le mot.

— Mal, vous crie une petite fille.

Vous comprenez tout, moins les réponses de votre femme : elle n'a pas joué le jeu.

Madame Deschars, ni aucune des jeunes femmes, n'a compris.

On a triché.

Vous vous révoltez, il y a émeute de petites filles, de jeunes femmes.

On cherche, on s'intrigue.

Vous voulez une explication, et chacun partage votre désir.

— Dans quelle acception as-tu donc pris ce mot, ma chère? demandez-vous à Caroline.

— Eh! bien, mâle.

Madame Deschars se pince les lèvres et manifeste le plus grand mécontentement; les jeunes femmes rougissent et baissent les yeux; les petites filles agrandissent les leurs, se poussent les coudes et ouvrent les oreilles.

Vous restez comme la femme de Loth, les pieds cloués sur le tapis.

Vous apercevez une vie infernale : le monde est impossible.

Rester chez vous avec cette triomphante bêtise, autant aller au bagne.

Les supplices moraux surpassent les douleurs physiques de toute la hauteur qui existe entre l'âme et le corps.

Vous renoncez à éclairer votre femme.

Caroline est une seconde édition de Nabuchodonosor, car un jour, de même

que la chrysalide royale, elle passera du velu de la bête à la férocité de la pourpre impériale.



LES ATTENTIONS D'UNE JEUNE FEMME.

Au nombre des délicieuses joyeusetés de la vie de garçon, tout homme compte l'indépendance de son lever.

Les fantaisies du réveil compensent les tristesses du coucher.

Un garçon se tourne et se retourne dans son lit ; il peut bâiller à faire croire qu'il se commet des meurtres, crier à faire croire qu'il se commet des joies excessives.

Il peut manquer à ses serments de la veille, laisser brûler son feu allumé dans sa cheminée et sa bougie dans les bobèches, enfin se rendormir malgré des travaux pressés.

Il peut maudire ses bottes prêtes qui lui tendent leurs bouches noires et qui hérissent leurs oreilles,

Ne pas voir les crochets d'acier qui brillent éclairés par un rayon de soleil filtré à travers les rideaux.

Se refuser aux réquisitions sonores de la pendule obstinée,

S'enfoncer dans sa ruelle en se disant :

— Hier, oui, hier c'était bien pressé, mais aujourd'hui ce ne l'est plus.

HIER est un fou, AUJOURD'HUI est le sage; il existe entre eux deux la nuit qui porte conseil, la nuit qui éclaire...

Je devrais y aller, je devrais faire, j'ai promis...

Je suis un lâche... ; mais comment résister aux ouates de mon lit?

J'ai les pieds mous, je dois être malade, je suis trop heureux...

Je veux revoir les horizons impossibles de mon rêve, et mes femmes sans

talons, et ces figures ailées et ces natures complaisantes.

Enfin, j'ai trouvé le grain de sel à mettre sur la queue de cet oiseau qui s'envolait toujours.

Cette coquette a les pieds pris dans la glu, je la tiens...

Votre domestique lit vos journaux, il entr'ouvre vos lettres, il vous laisse tranquille.

Et vous vous rendormez bercé par le bruit vague des premières voitures.

Ces terribles, ces pétulantes, ces vives voitures chargées de viande, ces charrettes à mamelles de fer-blanc pleines de lait, et qui font des tapages infernaux, qui brisent les pavés, elles

roulent sur du coton, elles vous rappellent vaguement l'orchestre de Napoléon Musard.

Quand votre main tremble dans ses membrures et s'agite sur sa quille, vous vous croyez comme un marin bercé par le zéphir.

Toutes ces joies, vous seul les faites finir en jetant votre foulard comme on tortille sa serviette après le dîner, en vous dressant sur votre... ah! cela s'appelle *votre séant.*

Et vous vous grondez vous-même en vous disant quelque dureté, comme :

— Ah! ventrebleu! il faut se lever.

— Chasseur diligent, mon ami, qui

veut faire fortune doit se lever matin, tu es un drôle, un paresseux.

Vous restez sur ce temps.

Vous regardez votre chambre, vous rassemblez vos idées.

Enfin, vous sautez hors du lit,

Spontanément!

Avec du courage!

Par votre propre vouloir!

Vous allez au feu, vous consultez la plus complaisante de toutes les pen-

dules, vous interjetez des espérances ainsi conçues :

— Chose est paresseux, je le trouverai bien encore !

— Je vais courir.

Je le rattraperai, s'il est sorti.

— On m'aura bien attendu.

— Il y a un quart d'heure de grâce dans tous les rendez-vous, même entre débiteur et créancier.

Vous mettez vos bottes avec fureur, vous vous habillez comme quand vous avez peur d'être surpris peu vêtu, vous avez les plaisirs de la hâte, vous interpellez vos boutons ; enfin, vous sortez comme un vainqueur, sifflotant, bran-

dissant votre canne, secouant les oreilles, galopant.

— Après tout, dites-vous, vous n'avez de compte à rendre à personne, vous êtes votre maître !

Toi, pauvre homme marié, tu as fait la sottise de dire à ta femme :

— Ma bonne, demaiu... (quelquefois elle le sait deux jours à l'avance), je dois me lever de grand matin.

Malheureux Adolphe, vous avez surtout prouvé la gravité de ce rendez-vous :

— Il s'agit de... et de... et encore de... enfin de...

Deux heures avant le jour, Caroline

vous réveille tout doucement, et vous dit tout doucement :

— Mon ami, mon ami!...

— Quoi? le feu, le...

— Non, dors, je me suis trompée, l'aiguille était là, tiens!

Il n'est que quatre heures, tu as encore deux heures à dormir.

Dire à un homme : Vous n'avez plus que deux heures à dormir, n'est-ce pas, en petit, comme quand on dit à un criminel :

Il est cinq heures du matin, ce sera pour sept heures et demie?

Ce sommeil est troublé par une pensée grise, ailée qui vient se cogner aux vitres de votre cervelle, à la façon des chauves-souris.

Une femme est alors exacte comme un démon venant réclamer une âme qui lui a été vendue.

Quand cinq heures sonnent, la voix de votre femme, hélas! trop connue, résonne dans votre oreille; elle accompagne le timbre, et vous dit avec une atroce douceur :

— Adolphe, voilà cinq heures, lève-toi, mon ami.

— Ouhouhi... ououhoin...

— Adolphe, tu manqueras ton affaire, c'est toi-même qui l'a dit.

— Ououhouin, ouhouhi...

Vous vous roulez la tête avec désespoir.

— Allons, mon ami, je t'ai tout apprêté hier...

Mon chat, tu dois partir; veux-tu manquer le rendez-vous?

Allons donc, lève-toi donc, Adolphe, va-t'en.

Voilà le jour.

Caroline se lève en rejetant les couvertures : elle tient à vous montrer qu'elle peut se lever sans barguigner.

Elle va ouvrir les volets, elle intro-

duit le soleil, l'air du matin, le bruit de la rue.

Elle revient.

— Mais, mon ami, lève-toi donc! Qui jamais aurait pu te croire sans caractère. Oh! les hommes!... Moi, je ne suis qu'une femme, mais ce que je dis est fait...

Vous vous levez en grommelant, en maudissant le sacrement du mariage.

Vous n'avez pas le moindre mérite dans votre héroïsme : ce n'est pas vous, mais votre femme qui s'est levée.

Caroline vous trouve tout ce qu'il vous faut avec une promptitude désespérante; elle prévoit tout, elle vous donne un cache-nez en hiver, une che-

mise de batiste à raies bleues en été, vous êtes traité comme un enfant; vous dormez encore, elle vous habille, elle se donne tout le mal; vous êtes jeté hors de chez vous.

Sans elle tout irait mal!

Elle vous rappelle pour vous faire prendre un papier, un portefeuille.

Vous ne songez à rien, elle songe à tout!

Vous revenez cinq heures après, pour le déjeuner, entre onze heures et midi.

La femme de chambre est sur la porte, dans l'escalier, sur le carré, causant avec quelque valet de chambre;

elle se sauve en vous entendant ou vous apercevant.

Votre domestique met le couvert sans se presser, il regarde par la croisée, il flâne, il va et vient en homme qui sait avoir son temps à lui.

Vous demandez où est votre femme, vous la croyez sur pied.

— Madame est encore au lit, dit la femme de chambre.

Vous trouvez votre femme languissante, paresseuse, fatiguée, endormie.

Elle avait veillé toute la nuit pour vous éveiller, elle s'est recouchée, elle a faim.

Vous êtes cause de tous les dérangements.

Si le déjeuner n'est pas prêt, elle en accuse votre départ.

Si elle n'est pas habillée, si tout est en désordre, c'est votre faute.

A tout ce qui ne va pas, elle répond :

— Il a fallu te faire lever si matin! Monsieur s'est levé si matin! est la raison universelle.

Elle vous fait coucher de bonne heure parce que vous vous êtes levé matin.

Elle ne peut rien faire de la journée, parce que vous vous êtes levé matin.

Dix-huit mois après, elle vous dit encore :

— Sans moi, tu ne te lèverais jamais.

A ses amies, elle dit :

— Monsieur se lever!... Oh! sans moi, si je n'étais pas là, jamais il ne se lèverait.

Un homme dont la tête grisonne, lui dit :

— Cela fait votre éloge, madame.

Cette critique, un peu leste, met un terme à ses vanteries.

Cette petite misère, répétée deux ou trois fois, vous apprend à vivre seul au sein de votre ménage, à n'y pas tout dire, à ne vous confier qu'à vous même; il vous parait souvent douteux que les avantages du lit nuptial en surpassent les inconvénients.



LES TAQUINAGES.

Vous avez passé de l'allégro sautillant du célibataire au grave andante du père de famille.

Au lieu de ce joli cheval anglais cabriolant, piaffant entre les brancards

vernis d'un tilbury léger comme votre cœur, et mouvant sa croupe luisante sous le quadruple lacis des rênes et des guides que vous saviez manier, avec quelle grâce et quelle élégance, les Champs-Élysées le savent ! vous conduisez un bon gros cheval normand à l'allure douce.

Vous avez appris la patience paternelle, et vous ne manquez pas d'occasions de le prouver.

Aussi votre figure est-elle sérieuse.

A côté de vous, se trouve un domestique évidemment à deux fins, comme est la voiture.

Cette voiture à quatre roues, et mon-

tée sur des ressorts anglais, a du ventre et ressemble à un bateau rouennais; elle a des vitrages, une infinité de mécanismes économiques.

Calèche dans les beaux jours, elle doit être un coupé les jours de pluie.

Légère en apparence, elle est alourdie par six personnes et fatigue votre unique cheval.

Au fond, se trouvent étalées comme des fleurs votre jeune femme épanouie, et sa mère, grosse rose tremière à beaucoup de feuilles.

Ces deux fleurs de la gent femelle gazouillent et parlent de vous, tandis que le bruit des roues et votre attention de cocher, mêlée à votre défiance

paternelle, vous empêchent d'entendre le discours.

Sur le devant, il y a une jolie bonne, proprette, qui tient sur ses genoux une petite fille ; à ses côtés brille un garçon en chemise rouge plissée qui se penche hors de la voiture, veut grimper sur les coussins, et s'est attiré mille fois des paroles qu'il sait être purement comminatoires, le :

— Sois donc sage, Adolphe, ou : —

Je ne vous emmène plus, monsieur ! — de toutes les mamans.

La maman est en secret superlativement ennuyée de ce garçon tapageur ; elle s'est irritée vingt fois, et vingt fois

le visage de la petite fille endormie l'a calmée.

— Je suis mère, s'est-elle dit.

Et elle a fini par maintenir son petit Adolphe.

Vous avez exécuté la triomphante idée de promener votre famille.

Vous êtes parti le matin de votre maison, où les ménages mitoyens se sont mis aux fenêtres en enviant le privilége que vous donne votre fortune d'aller aux champs et d'en revenir sans subir les voitures publiques.

Or, vous avez traîné l'infortuné cheval normand à Vincennes à travers tout Paris, de Vincennes à Saint-Maur, de Saint-Maur à Charenton, de Charen-

ton en face de je ne sais quelle île qui a semblé plus jolie à votre femme et à votre belle-mère que tous les paysages au sein desquels vous les avez menées.

— Allons à Maisons!..... s'est-on écrié.

Vous êtes allé à Maisons, près d'Alfort.

Vous revenez par la rive gauche de la Seine, au milieu d'un nuage de poussière olympique très-noirâtre.

Le cheval tire péniblement votre famille; hélas! vous n'avez plus aucun amour-propre, en lui voyant les flancs rentrés, et deux os saillants aux deux côtés du ventre; son poil est mouton-

né par la sueur sortie et séchée à plusieurs reprises, qui, non moins que la poussière, a gommé, collé, hirsuté le poil de sa robe.

Le cheval ressemble à un hérisson en colère, vous avez peur qu'il ne soit fourbu, vous le caressez du fouet avec une sorte de mélancolie qu'il comprend, car il agite la tête comme un cheval de coucou fatigué de sa déplorable existence.

Vous y tenez, à ce cheval; il est excellent; il a coûté douze cents francs.

Quand on a l'honneur d'être père de famille, on tient à douze cents

francs autant que vous tenez à ce cheval.

Vous apercevez le chiffre effrayant des dépenses extraordinaires dans le cas où il faudrait faire reposer Coco.

Vous prendrez, pendant deux jours, des cabriolets de place pour vos affaires.

Votre femme fera la moue de ne pouvoir sortir; elle sortira, et prendra un remise.

Le cheval donnera lieu à des extra que vous trouverez sur le mémoire de votre unique palfrenier, un palefrenier unique, et que vous surveillez comme toutes les choses uniques.

Ces pensées, vous les exprimez par

le mouvement doux par lequel vous laissez tomber le fouet le long des côtes de l'animal engagé dans la poudre noire qui sable la route devant la Verrerie.

En ce moment, Adolphe, qui ne sait que faire dans cette boîte roulante, s'est tortillé, s'est attristé dans son coin, et sa grand'mère inquiète lui a demandé :

— Qu'as-tu?

— J'ai faim, a répondu l'enfant.

— Il a faim, a dit la mère à sa fille.

— Et comment n'aurait-il pas faim? il est cinq heures et demie, nous ne sommes seulement pas à la barrière,

et nous sommes partis depuis deux heures!

— Ton mari aurait pu nous faire dîner à la campagne.

— Il aime mieux faire faire deux lieues de plus à son cheval et revenir à la maison.

— La cuisinière aurait eu son dimanche.

Mais Adolphe a raison, après tout.

C'est une économie que de dîner chez soi, répond la belle-mère.

— Adolphe, s'écrie votre femme stimulée par le mot économie, nous allons si lentement que je vais avoir le mal de mer, et vous nous menez ainsi précisément dans cette poussière noire.

A quoi pensez-vous? ma robe et mon chapeau seront perdus.

— Aimes-tu mieux que nous perdions le cheval? demandez-vous en croyant avoir répondu préremptoirement.

— Il ne s'agit pas de ton cheval, mais de ton enfant qui se meurt de faim : voilà sept heures qu'il n'a rien pris.

Fouette donc ton cheval! En vérité, ne dirait-on pas que tu tiens plus à ta rosse qu'à ton enfant?

Vous n'osez pas donner un seul coup de fouet au cheval : il aurait peut-être encore assez de vigueur pour s'emporter et prendre le galop.

— Non, Adolphe tient à me contrarier, il va plus lentement, dit la jeune femme à sa mère.

Va, mon ami, va comme tu voudras.

Et puis tu diras que je suis dépensière en me voyant acheter un autre chapeau.

Vous dites alors des paroles perdues dans le bruit des roues.

— Mais quand tu me répondras par des raisons qui n'ont pas le sens commun, crie Caroline.

Vous parlez toujours en tournant la tête vers la voiture et la retournant vers le cheval, afin de ne pas faire de malheur.

— Bon! accroche! verse-nous, tu serais débarrassé de nous.

Enfin, Adolphe, ton fils meurt de faim, il est tout pâle!...

— Cependant, Caroline, dit la belle-mère, il fait ce qu'il peut...

Rien ne vous impatiente comme d'être protégé par votre belle-mère.

Elle est hypocrite, elle est enchantée de vous voir aux prises avec sa fille; elle jette, tout doucement avec des précautions infinies, de l'huile sur le feu.

Quand vous arrivez à la barrière, votre femme est muette, elle ne dit plus rien, elle tient ses bras croisés, elle ne veut pas vous regarder.

Vous n'avez ni âme, ni cœur, ni sentiment.

Il n'y a que vous pour inventer de pareilles parties de plaisir.

Si vous avez le malheur de rappeler à Caroline que c'est elle qui, le matin, a exigé cette partie au nom de ses enfants et de sa nourriture (elle nourrit sa petite), vous serez accablé sous une avalanche de phrases froides et piquantes.

Aussi acceptez-vous tout *pour ne pas aigrir le lait d'une femme qui nourrit, et à laquelle il faut passer quelques petites choses,* vous dit à l'oreille votre atroce belle-mère.

Vous avez au cœur toutes les furies d'Oreste.

A ces mots sacramentels dits par l'Octroi :

— *Vous n'avez rien à déclarer.*

— Je déclare, dit votre femme, beaucoup de mauvaise humeur et de poussière.

Elle rit, l'employé rit, il vous prend envie de verser votre famille dans la Seine.

Pour votre malheur, vous vous souvenez de la joyeuse et perverse fille qui avait un petit chapeau rose et qui frétillait dans votre tilbury quand, six ans auparavant, vous aviez passé par là pour aller manger une matelote.

Une idée! Madame Schontz s'inquiétait bien d'enfants, de son chapeau dont la dentelle a été mise en pièces dans les fourrés! elle ne s'inquiétait de rien, pas même de sa dignité, car elle indisposa le garde-champêtre de Vincennes par la désinvolture de sa danse un peu risquée.

Vous rentrez chez vous, vous avez hâté rageusement votre cheval normand, vous n'avez évité ni l'indisposition de votre animal, ni l'indisposition de votre femme.

Le soir, Caroline a très-peu de lait.

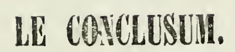
Si la petite crie à vous rompre la tête en suçant le sein de sa mère, toute

la faute est à vous, qui préférez la santé de votre cheval à celle de votre fils qui mourait de faim, et de votre fille dont le souper a péri dans une discussion où votre femme a raison, *comme toujours* !

— Après tout, dit-elle, les hommes ne sont pas mères.

Vous quittez la chambre, et vous entendez votre belle-mère consolant sa fille par ces terribles paroles :

— Ils sont tous égoïstes, calme-toi; ton père était absolument comme cela.



LE CONCLUSUM.

Il est huit heures, vous arrivez dans la chambre à coucher de votre femme.

Il y a force lumières.

La femme de chambre, la cuisinière voltigent.

Les meubles sont encombrés de robes essayées, de fleurs rejetées.

Le coiffeur est là, l'artiste par excellence, autorité souveraine, à la fois rien et tout.

Vous avez entendu les autres domestiques allant et venant ; il y a eu des ordres donnés et repris, des commissions bien ou mal faites.

Le désordre est au comble.

Cette chambre est un atelier d'où doit sortir une Vénus de salon.

Votre femme veut être la plus belle du bal où vous allez.

Est-ce encore pour vous, seulement pour elle, ou pour autrui ?

Questions graves !

Vous n'y pensez seulement pas.

Vous êtes serré, ficelé, harnaché dans vos habits de bal ; vous allez à pas comptés, regardant, observant, songeant à parler d'affaires sur un terrain neutre avec un agent de change, un notaire ou un banquier à qui vous ne voudriez pas donner l'avantage d'aller les trouver chez eux.

Un fait bizarre que chacun a pu observer, mais dont les causes sont presque indéterminables, est la répugnance particulière que les hommes habillés et près d'aller en soirée manifestent pour répondre à des questions.

Au moment du départ, il est peu de maris qui ne soient silencieux et pro-

fondément enfoncés dans des réflexions variables selon les caractères.

Ceux qui répondent ont des paroles brèves et préremptoires.

En ce moment les femmes, elles, deviennent excessivement agaçantes, elles vous consultent, elles veulent avoir votre avis sur la manière de dissimuler une queue de rose, de faire tomber une grappe de bruyère, de tourner une écharpe.

Il ne s'agit jamais de ces brimborions, mais d'elles-mêmes.

Suivant une jolie expression anglaise, elles pêchent les compliments à la ligne, et quelquefois mieux que des compliments.

Un enfant qui sort du collége apercevrait la raison cachée derrière les saules de ces prétextes, mais votre femme vous est si connue, et vous avez tant de fois agréablement badiné sur ses avantages moraux et physiques, que vous avez la cruauté de dire votre avis par un mot, en conscience; et vous forcez alors Caroline d'arriver à ce mot décisif, cruel à dire pour toutes les femmes, même celles qui ont vingt ans de ménage :

— Il paraît que je ne suis pas à ton goût ?

Attiré sur le vrai terrain par cette question, vous lui jetez des éloges qui sont pour vous la petite monnaie à la-

quelle vous tenez le moins, les sous, les liards de votre bourse.

— Cette robe est délicieuse !

— Je ne t'ai jamais vue si bien mise.

— Le bleu, le rose, le jaune, le ponceau, (choisissez,) te va à ravir.

— La coiffure est très-originale.....

— En entrant au bal tout le monde t'admirera.

— Non-seulement tu seras la plus belle, mais encore la mieux mise.

— Elles enrageront toutes de ne pas avoir ton goût.

— La beauté, nous ne la donnons pas, mais le goût est comme l'esprit, une chose dont nous pouvons être fiers.

— Vous trouvez, est-ce sérieusement, Adolphe?

Votre femme coquette avec vous. Elle choisit ce moment pour vous arracher votre prétendue pensée sur telle ou telle de ses amies, et pour vous glisser le prix des belles choses que vous louez.

Rien n'est trop cher pour vous plaire.

Elle renvoie sa cuisinière.

— Partons, dites-vous.

Elle renvoie la femme de chambre après avoir renvoyé le coiffeur, et se met à tourner devant sa psyché, en vous montrant ses plus glorieuses beautés.

— Partons, dites-vous.

— Vous êtes bien pressé, répond-elle.

Et elle se montre en minaudant, en s'exposant comme un beau fruit magnifiquement dressé dans l'étalage d'un marchand de comestibles.

Comme vous avez très-bien dîné, vous l'embrassez alors au front, vous ne vous sentez pas en mesure de contre-signer vos opinions.

Caroline devient sérieuse.

La voiture est avancée.

Toute la maison regarde madame s'en allant; elle est le chef-d'œuvre auquel chacun a mis la main, et tous admirent l'œuvre commune.

Votre femme part enivrée d'elle-même et peu contente de vous.

Elle marche glorieusement au bal, comme un tableau chéri, pourléché dans l'atelier, caressé par le peintre, et envoyé dans le vaste bazar du Louvre, à l'exposition.

Votre femme trouve, hélas! cinquante femmes plus belles qu'elle; elles ont inventé des toilettes d'un prix fou, plus ou moins originales; et il arrive pour l'œuvre féminine ce qui arrive au Louvre pour le chef-d'œuvre. La robe de votre femme pâlit auprès d'une autre presque semblable, dont la couleur plus voyante, écrase la sienne.

Caroline n'est rien, elle est à peine remarquée.

Quand il y a soixante jolies femmes dans un salon, le sentiment de la beauté se perd, on ne sait plus rien de la beauté.

Votre femme devient quelque chose de fort ordinaire.

La petite ruse de son sourire perfectionné ne se comprend plus parmi les expressions grandioses, auprès des femmes à regards hautains et hardis.

Elle est effacée, elle n'est pas invitée à danser.

Elle essaie de se grimer pour jouer le contentement, et comme elle n'est pas contente, elle entend dire : « Madame Adolphe a bien mauvaise mine. »

Les femmes lui demandent hypocritement si elle souffre, pourquoi ne pas danser.

Elles ont un répertoire de malices couvertes de bonhomie, plaqué de malveillance à faire damner un saint, à rendre un singe sérieux et à donner froid à un démon.

Vous, innocent, qui jouez, allez et venez, et qui ne voyez pas une des mille piqûres d'épingle par lesquelles on a tatoué l'amour-propre de votre femme, vous arrivez en lui disant à l'oreille :

— Qu'as-tu?

— Demandez ma voiture.

Ce *ma* est l'accomplissement du mariage.

Pendant deux ans on a dit la voiture de monsieur, la voiture, notre voiture, et enfin ma voiture.

Vous avez une partie engagée, une revanche à donner, de l'argent à regagner.

Ici l'on vous concède, Adolphe, que vous êtes assez fort pour dire oui, disparaître, et ne pas demander la voiture.

Vous avez un ami, vous l'envoyez danser avec votre femme, car vous êtes à un système de concession qui vous perdra.

Vous entrevoyez déjà l'utilité d'un ami.

Mais vous finissez par demander la voiture.

Votre femme y monte avec une rage sourde, elle se flanque dans son coin, s'emmitoufle dans son capuchon, se croise les bras dans sa pelisse, se met en boule comme une chatte et ne dit mot.

O maris! sachez-le, vous pouvez en ce moment tout réparer, tout raccommoder, et jamais l'impétuosité des amants qui se sont caressés par de flamboyants regards pendant toute la soirée n'y manque!

Oui, vous pouvez la ramener triomphante, elle n'a plus que vous, il vous reste une chance, celle de violer votre femme.

Ah! bah! vous lui dites votre imbécile, niais et indifférent :

— Qu'as-tu?

AXIOME.

Un mari doit toujours savoir ce qu'a sa femme, car elle sait toujours ce qu'elle n'a pas.

— Froid, dit-elle

— La soirée a été superbe.

— Ouh ! ouh ! rien de distingué ! l'on a la manie, aujourd'hui, d'inviter tout Paris dans un trou.

Il y avait des femmes jusque sur l'escalier ; les toilettes s'abîment horriblement, la mienne est perdue.

— On s'est amusé.

— Vous autres, vous jouez, et tout est dit.

Une fois mariés, vous vous occupez de vos femmes comme les lions s'occupent de peinture.

— Je ne te reconnais plus, tu étais si gaie, si heureuse, si pimpante en arrivant !

— Ah ! vous ne me comprenez jamais.

Je vous ai prié de partir, et vous me laissez là, comme si les femmes faisaient jamais quelque chose sans raison.

Vous avez de l'esprit, mais dans certains moments vous êtes vraiment singulier, je ne sais à quoi vous pensez....

Une fois sur ce terrain, la querelle s'envenime.

Quand vous donnez la main à votre femme pour descendre de voiture, vous tenez une femme de bois ; elle vous dit un merci par lequel elle vous met sur la même ligne que son domestique.

Vous n'avez pas plus compris votre femme avant qu'après le bal, vous la suivez avec peine, elle ne monte pas l'escalier, elle vole.

Il y a brouille complète.

La femme de chambre est enveloppée dans la disgrâce; elle est reçue à coup de *non* et de *oui* secs comme des biscottes de Bruxelles, et qu'elle avale en vous regardant de travers.

— Monsieur n'en fait jamais d'autres! dit-elle en grommelant.

Vous seul avez pu changer l'humeur de madame.

Madame se couche, elle a une revanche à prendre; vous ne l'avez pas

comprise, elle ne vous comprend point.

Elle se range dans son coin de la façon la plus déplaisante et la plus hostile; elle est enveloppée dans sa chemise, dans sa camisole, dans son bonnet de nuit, comme un ballot d'horlogerie qui part pour les Grandes-Indes.

Elle ne vous dit ni bonsoir, ni bonjour, ni mon ami, ni Adolphe; vous n'existez pas, vous êtes un sac de farine.

Votre Caroline, si agaçante cinq heures auparavant dans cette même chambre où elle frétillait comme une anguille, est du plomb en saumon.

Vous seriez le tropique en personne

à cheval sur l'équateur, vous ne fondriez pas les glaciers de cette petite Suisse personnifiée qui paraît dormir, et qui vous glacerait de la tête aux pieds, au besoin.

Vous lui demanderiez cent fois ce qu'elle a, la Suisse vous répond par un *conclusum*, comme le *vorort* ou comme la conférence de Londres.

Elle n'a rien, elle est fatiguée, elle dort.

Plus vous insistez, plus elle est bastionnée d'ignorance, garnie de chevaux de frise.

Quand vous vous impatientez, Caroline a commencé des rêves !

Vous grognez, vous êtes perdu.

AXIOME.

Les femmes sachant toujours bien expliquer leurs grandeurs, c'est leurs petitesses qu'elles nous laissent à deviner.

Caroline daignera vous dire peut-être aussi qu'elle se sent déjà indisposée; mais

elle rit dans ses coiffes quand vous dormez, et profère des malédictions sur votre corps endormi.

LA LOGIQUE DES FEMMES.



Vous croyez avoir épousé une créature douée de raison, vous vous êtes lourdement trompé, mon ami.

AXIOME.

Les êtres sensibles ne sont pas des êtres sensés.

Le sentiment n'est pas le raisonnement, la raison n'est pas le plaisir, et le plaisir n'est, certes, pas une raison.

— Oh ! monsieur !

Dites :

— Ah !

Oui, ah! Vous lancerez ce ah! du plus profond de votre caverne thoracique en sortant furieux de chez vous, ou en rentrant dans votre cabinet, abasourdi.

Pourquoi? comment? qui vous a vaincu, tué, renversé?

La logique de votre femme, qui n'est pas la logique d'Aristote,

Ni celle de Ramus,

Ni celle de Kant,

Ni celle de Condillac,

Ni celle de Robespierre,

Ni celle de Napoléon;

Mais qui tient de toutes les logiques, et qu'il faut appeler la logique de toutes les femmes, la logique des femmes au-

glaises comme celle des Italiennes, des Normandes et des Bretonnes (oh! celles-ci sont invaincues), des Parisiennes, enfin des femmes de la lune, s'il y a des femmes dans ce pays nocturne avec lequel les femmes de la terre s'entendent évidemment, anges qu'elles sont!

La discussion s'est engagée après le déjeuner.

Les discussions ne peuvent jamais avoir lieu qu'en ce moment dans les ménages.

Un homme, quand il le voudrait, ne saurait discuter au lit avec sa femme : elle a trop d'avantages contre lui, et peut trop facilement le réduire au silence.

En quittant le lit conjugal où il se trouve une jolie femme, on a faim, quand on est jeune.

Le déjeuner est un repas assez gai, la gaîté n'est pas raisonneuse.

Bref, vous n'entamez l'affaire qu'après avoir pris votre café à la crème ou votre thé.

Vous avez mis dans votre tête d'envoyer, par exemple, votre enfant au collége.

Les pères sont tous hypocrites, et ne veulent jamais avouer que leur sang les gêne beaucoup quand il court sur deux jambes, porte sur tout ses mains hardies, et frétille comme un têtard dans la maison.

Votre enfant jappe, miaule et piaule; il casse, brise ou salit les meubles, et les meubles sont chers; il fait sabre de tout, il égare vos papiers, il emploie à ses cocottes le journal que vous n'avez pas encore lu.

La mère lui dit :

— Prends! à tout ce qui est à vous, mais elle dit :

— Prends garde! à tout ce qui est à elle.

La rusée bat monnaie avec vos affaires pour avoir sa tranquillité.

Sa mauvaise foi de bonne mère est à l'abri derrière son enfant, l'enfant est son complice.

Tous deux s'entendent contre vous

comme Robert Macaire et Bertrand contre un actionnaire.

L'enfant est une hache avec laquelle on fourrage tout chez vous.

L'enfant va triomphalement ou sournoisement à la maraude dans votre garde-robe ; il reparaît caparaçonné de caleçons sales, il met au jour des choses condamnées aux gémonies de la toilette.

Il apporte à une amie que vous cultivez, à l'élégante madame de Fischtaminel, des ceintures à comprimer le ventre, des bouts de bâtons à cirer les moustaches, de vieux gilets déteints aux entournures, des chaussettes légè-

rement noircies aux talons et jaunies dans les bouts.

Comment faire observer que ces maculatures sont un effet du cuir?

Votre femme rit en regardant votre amie, et vous n'osez pas vous fâcher, vous riez aussi, mais quel rire! les malheureux le connaissent.

Cet enfant vous cause, en outre, des peurs chaudes quand vos rasoirs ne sont plus à leur place.

Si vous vous fâchez, le petit drôle sourit et vous montre deux rangées de perles; si vous le grondez, il pleure.

Accourt la mère! Et quelle mère! une mère qui va vous haïr si vous ne cédez pas.

Il n'y a pas de *mezzo termine* avec les femmes : on est un monstre, ou le meilleur des pères.

Dans certains moments, vous concevez Hérode et ses fameuses ordonnances sur le massacre des innocents, qui n'ont été surpassées que par celles du bon Charles X !

Votre femme est revenue sur son sofa, vous vous promenez, vous vous arrêtez, et vous posez nettement la question par cette phrase interjective :

— Décidément, Caroline, nous mettrons Charles en pension.

— Charles ne peut pas aller en pension, dit-elle d'un petit ton doux.

— Charles a six ans, l'âge auquel

commence l'éducation des hommes.

— À sept ans, d'abord, répond-elle.

Les princes ne sont remis, par leur gouvernante au gouverneur, qu'à sept ans.

Voilà la loi et les prophètes.

Je ne vois pas pourquoi l'on n'appliquerait pas aux enfants des bourgeois les lois suivies pour les enfants des princes.

Ton enfant est-il plus avancé que les leurs? Le roi de Rome...

— Le roi de Rome n'est pas une autorité.

— Le roi de Rome n'est pas le fils de l'Empereur?... (Elle détourne la

discussion.) En voilà bien d'une autre ! Ne vas-tu pas accuser l'impératrice? elle a été accouchée par le docteur Dubois, en présence de…

— Je ne dis pas cela…

— Tu ne me laisses jamais finir, Adolphe.

— Je dis que le roi de Rome… (ici vous commencez à élever la voix,) le roi de Rome, qui avait à peine quatre ans lorsqu'il a quitté la France, ne saurait servir d'exemple.

— Cela n'empêche pas que le duc de Bordeaux n'ait été remis à sept ans à M. le duc de Rivière, son gouverneur. (Effet de logique.)

— Pour le duc de Bordeaux, c'est différent.

— Tu conviens donc alors qu'on ne peut pas mettre un enfant au collége avant l'âge de sept ans? dit elle avec emphase. (Autre effet.)

— Je ne dis pas cela du tout, ma chère amie.

Il y a bien de la différence entre l'éducation particulière.

— C'est bien pour cela que je ne veux pas mettre encore Charles au collége, il faut être encore plus fort qu'il ne l'est pour y entrer.

— Charles est très-fort pour son âge.

— Charles?... oh! les hommes!

Mais Charles est d'une constitution très-faible, il tient de vous. (Le *vous* commence.)

Si vous voulez vous défaire de votre fils, vous n'avez qu'à le mettre au collége... Mais il y a déjà quelque temps que je m'aperçois bien que cet enfant vous ennuie.

— Allons! mon enfant m'ennuie, à présent; te voilà bien! Nous sommes responsables de nos enfants envers eux-mêmes! il faut enfin commencer l'éducation de Charles; il prend ici les plus mauvaises habitudes; il n'obéit à personne; il se croit le maître de tout, il donne des coups et personne ne lui en rend.

Il doit se trouver avec des égaux, autrement il aura le plus détestable caractère.

— Merci ; j'élève donc mal mon enfant ?

— Je ne dis pas cela ; mais vous aurez toujours d'excellentes raisons pour le garder.

Ici le *vous* s'échange, et la discussion acquiert un ton aigre de part et d'autre.

Votre femme veut bien vous affliger du vous, mais elle se blesse de la réciprocité.

— Enfin, voilà votre mot ! vous voulez m'ôter mon enfant, vous vous apercevez qu'il est entre nous, vous êtes ja-

loux de votre enfant, vous voulez me tyranniser à votre aise, et vous sacrifiez votre fils ! Oh ! j'ai bien assez d'esprit pour vous comprendre.

— Mais vous faites de moi Abraham tenant son couteau ! Ne dirait-on pas qu'il n'y a pas de colléges ? Les colléges sont vides, personne ne met ses enfants au collége.

— Vous voulez me rendre aussi par trop ridicule, reprend-elle.

Je sais bien qu'il y a des colléges, mais on ne met pas des garçons au collége à six ans, et Charles n'ira pas au collége.

— Mais, ma chère amie, ne t'emporte pas.

— Comme si je m'emportais jamais! Je suis femme et sais souffrir.

— Raisonnons.

— Oui, c'est assez déraisonner.

— Il est bien temps d'apprendre à lire et à écrire à Charles; plus tard il éprouverait des difficultés qui le rebuteraient.

Ici, vous parlez pendant dix minutes sans aucune interruption, et vous finissez par un :

— Eh bien? armé d'une accentuation qui figure un point interrogant extrêmement crochu.

— Eh bien! dit-elle, il n'est pas encore temps de mettre Charles au collége.

Il n'y a rien de gagné.

— Mais, ma chère, cependant, monsieur Deschars a mis son petit Jules au collége à six ans.

Viens voir des colléges, tu y trouveras énormément d'enfants de six ans.

Vous parlez encore dix minutes sans aucune interruption, et quand vous jetez un autre :

— Eh bien ?

— Le petit Deschars est revenu avec des engelures, répond-elle.

— Mais Charles a des engelures ici.

— Jamais, dit-elle d'un air superbe.

La question se trouve, après un quart d'heure, arrêtée par une discussion ac-

cessoire sur : « Charles a-t-il eu ou n'a-t-il pas eu des engelures? »

Vous vous renvoyez des allégations contradictoires, vous ne vous croyez plus l'un l'autre, il faut en appeler à des tiers.

AXIOME.

Tout ménage a sa cour de cassation qui ne s'occupe jamais du fond et qui ne juge que la forme.

La bonne est mandée, elle vient, elle est pour votre femme.

Il est acquis à la discussion que Charles n'a jamais eu d'engelures.

Caroline vous regarde, elle triomphe et vous dit ces ébouriffantes paroles :

— Tu vois bien qu'il est impossible de mettre Charles au collége.

Vous sortez suffoqué de colère.

Il n'y a aucun moyen de prouver à cette femme qu'il n'existe pas la moindre corrélation entre la proposition de mettre son enfant au collége, et la chance d'avoir ou de ne pas avoir des engelures.

Le soir, devant vingt personnes, après le dîner, vous entendez cette atroce créature finissant avec une femme sa longue conversation par ces mots :

— Il voulait mettre Charles au collége, mais il a bien vu qu'il fallait encore attendre.

Quelques maris, dans ces sortes de circonstances, éclatent devant tout le monde, ils se font minautoriser six semaines après ; mais ils y gagnent ceci, que Charles est mis au collége le jour où il lui échappe une indiscrétion.

D'autres cassent des porcelaines en se livrant à une rage intérieure.

Les gens habiles ne disent rien et attendent.

La logique de la femme se déploie ainsi dans les moindres faits, à propos d'une promenade et d'un meuble à placer, d'un déménagement.

Cette logique, d'une simplicité remarquable, consiste à ne jamais exprimer qu'une seule idée, celle qui formule leur volonté.

Comme toutes les choses de la nature femelle, ce système peut se résoudre par ces deux termes algébriques :

Oui.

— Non.

Il y a aussi quelques hochements de tête qui remplacent tout.



JÉSUITISME DES FEMMES.

Le jésuite le plus jésuite des jésuites est encore mille fois moins jésuite que la femme la moins jésuite, jugez combien les femmes sont jésuites!

Elles sont si jésuites, que le plus fin

des jésuites lui-même ne devinerait pas à quel point une femme est jésuite, car il y a mille manières d'être jésuite, et la femme est si habile jésuite, qu'elle a le talent d'être jésuite sans avoir l'air jésuite.

On prouve à un jésuite, rarement, mais on lui prouve quelquefois qu'il est jésuite ; essayez donc de démontrer à une femme qu'elle agit ou parle en jésuite? elle se ferait hacher avant d'avouer qu'elle est jésuite.

Elle, jésuite ! elle, la loyauté, la délicatesse même ! Elle, jésuite ! Mais qu'entend-on par :

Être jésuite ?

Connaît-elle ce que c'est que d'être jésuite?

Qu'est-ce que les jésuites? Elle n'a jamais vu ni entendu de jésuites. « C'est vous qui êtes un jésuite!... » et elle vous le démontre en expliquant jésuitiquement que vous êtes un subtil jésuite.

Voici un des mille exemples du jésuitisme de la femme, et cet exemple constitue la plus horrible des petites misères de la vie conjugale, elle en est peut-être la plus grande.

Poussé par les désirs mille fois exprimés, mille fois répétés de Caroline, qui se plaignait d'aller à pied.

Ou de ne pas pouvoir remplacer assez souvent son chapeau, son ombrelle,

sa robe, quoi que ce soit de sa toilette;

De ne pas pouvoir mettre son enfant en matelot, en lancier, en artilleur de la garde nationale,

— En Écossais, les jambes nues, avec une toque à plumes,

— En jacquette,

— En redingote,

— En sarreau de velours,

— En bottes,

— En pantalon;

De ne pas pouvoir lui acheter assez de joujoux, des souris qui trottent toutes seules,

— De petits ménages complets, etc.;

Ou rendre à madame Deschars ni à madame de Fischtaminel leurs politesses:

— Un bal,

— Une soirée,

— Un dîner;

Ou prendre une loge au spectacle, afin de ne plus se placer ignoblement aux galeries entre des hommes trop galants, ou grossiers à demi;

D'avoir à chercher un fiacre à la sortie du spectacle :

« Tu crois faire une économie, tu te trompe, vous dit-elle; les hommes sont tous les mêmes! Je gâte mes souliers, je gâte mon chapeau, mon schall se mouille, tout se frippe, mes bas de soie sont éclaboussés.

Tu économises vingt francs de voiture, — non pas même vingt francs,

car tu prends pour quatre francs de fiacre, —seize francs donc! et tu perds pour cinquante francs de toilette, puis tu souffres dans ton amour-propre en voyant sur ma tête un chapeau fané, tu ne t'expliques pas pour quoi : c'est tes damnés fiacres.

Je ne te parle pas de l'ennui d'être prise et foulée entre des hommes, il paraît que cela t'est indifférent ! »

De ne pouvoir acheter un piano au lieu d'en louer un.

Ou suivre les modes.

(Il y a des femmes qui ont toutes les nouveautés, mais à quel prix?... Elle aimerait mieux se jeter par la croisée que de les imiter, car elle vous aime,

elle pleurniche. Elle ne comprend pas ces femmes-là !)

De ne pouvoir s'aller promener aux Champs-Élysées, dans sa voiture, mollement couchée , comme madame de Fischtaminel.

(En voilà une qui entend la vie ! et qui a un bon mari, et bien appris, et bien discipliné, et heureux ! sa femme passerait dans le feu pour lui !...)

Enfin, battu dans mille scènes conjugales, battu par les raissonnements les plus logiques,

(Feu Tripier, feu Merlin ne sont que des enfants, la misère précédente vous l'a maintes fois prouvé !) battu par les

caresses les plus chattes, battu par des larmes, battu par vos propres paroles ; car, dans ces circonstances, une femme est tapie entre les feuilles de sa maison comme un jaguar; elle n'a pas l'air de vous écouter, de faire attention à vous; mais s'il vous échappe un mot, un geste, un désir, une parole, elle s'en arme, elle l'affile, elle vous l'oppose cent et cent fois... battu par des singeries gracieuses : « Si tu fais cela, je ferai ceci. » Elles deviennent alors plus marchandes que les Juifs, les Grecs (de ceux qui vendent des parfums et des petites filles), les Arabes (de ceux qui vendent des petits garçons et des chevaux), plus marchandes que les Suisses, les Géne-

vois, les banquiers, et, ce qui est pis que tout cela, que les Génois!

Enfin, battu comme on est battu, vous vous déterminez à risquer, dans une entreprise, une certaine portion de votre capital.

Un soir, entre chien et loup, côte à côte, ou un matin au réveil, pendant que Caroline est là, à moitié éveillée, rose dans ses linges blancs, le visage riant dans ses dentelles, vous lui dites :

— Tu veux ceci! Tu veux cela! Tu m'as dit ceci! Tu m'as dit cela!...

Enfin, vous énumérez, en un instant, les innombrables fantaisies par lesquelles elle vous a maintes et maintes fois crevé le cœur, car il n'y a rien

de plus affreux que de ne pouvoir satisfaire le désir d'une femme aimée! et vous terminez en disant :

— Eh bien ! ma chère amie, il se présente une occasion de quintupler cent mille francs, et je suis décidé à faire cette affaire.

Elle se réveille, elle se dresse sur ce qu'on est convenu d'appeler *son séant,* elle vous embrasse, oh ! là... bien !

— Tu es gentil, est son premier mot.

Ne parlons pas du dernier : c'est une énorme et indicible onomatopée assez confuse.

— Maintenant, dit-elle, explique-moi ton affaire !

Et vous tâchez d'expliquer l'affaire.

D'abord, les femmes ne comprennent aucune affaire, elles ne veulent pas paraître les comprendre; elles les comprennent, où, quand, comment? elles doivent les comprendre, à leur temps, — dans la saison, — à leur fantaisie.

Votre chère créature, Caroline ravie, dit que vous avez eu tort de prendre au sérieux ses désirs, ses gémissements, ses envies de toilette.

Elle a peur de cette affaire, elle s'effarouche des gérants, des actions, et surtout du fonds de roulement, le dividende n'est pas clair...

AXIOME.

Les femmes ont toujours peur de ce qui se partage.

Enfin Caroline craint des piéges ; mais elle est enchantée de savoir qu'elle peut avoir sa voiture, sa loge, les habits variés de son enfant, etc.

Tout en vous détournant de l'affaire, elle est visiblement heureuse de vous voir y mettant vos capitaux.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Oh! ma chère, je suis la plus heureuse femme de la terre ; Adolphe vient de se lancer dans une magnifique affaire.

— Je vais avoir un équipage.

— Oh ! bien plus beau que celui de madame de Fischtaminel : le sien est passé de mode ; le mien aura des rideaux à franges...

— Mes chevaux seront gris de souris, les siens sont des alezans, communs comme des pièces de six liards.

— Madame, cette affaire est donc?...

— Oh ! superbe, les actions doivent monter ; il me l'a expliqué avant de s'y jeter : car — Adolphe ! — Adolphe ne fait rien sans prendre conseil de moi...

— Vous êtes bien heureuse.

— Le mariage n'est pas tolérable sans une confiance absolue, et Adolphe me dit tout.

Vous êtes, vous ou toi, Adolphe, le

meilleur mari de Paris, un homme adorable, un génie, un cœur, un ange.

Aussi êtes-vous choyé à en être incommodé.

Vous bénissez le mariage. Caroline vante les hommes, — ces rois de la création ! — les femmes sont faites pour eux, — l'homme est généreux, — le mariage est la plus belle institution.

Durant trois mois, six mois, Caroline exécute les concertos, les solos les plus brillants sur cette phrase adorable :

— Je serai riche !

— J'aurai mille francs par mois pour ma toilette.

— Je vais avoir un équipage !...

Il n'est plus question de l'enfant que pour savoir dans quel collége on le mettra.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

— Eh bien ! mon cher ami, où donc en est cette affaire ?

Que devient ton affaire ?

Et cette affaire qui doit me donner une voiture, etc. ?...

Il est bien temps que ton affaire finisse!...

Quand se terminera l'affaire?

Elle est bien longue, cette affaire-là.

Quant l'affaire sera-t-elle finie?

Les actions montent-elles?

Il n'y a que toi pour trouver des affaires qui ne se terminent pas.

Un jour elle vous demande : — Y a t-il une affaire?

Si vous venez à parler de l'affaire, au bout de huit à dix mois, elle répond :

Ah! cette affaire!... Mais il y a donc vraiment une affaire?

Cette femme, que vous avez crue sotte, commence à montrer incroya-

blement d'esprit quand il s'agit de se moquer de vous.

Pendant cette période, Caroline garde un silence compromettant quand on parle de vous.

Ou elle dit du mal des hommes en général :

— Les hommes ne sont pas ce qu'ils paraissent être : on ne les connaît qu'à l'user.

— Le mariage a du bon et du mauvais.

— Les hommes ne savent rien finir.

TROISIÈME ÉPOQUE.

CATASTROPHE.

Cette magnifique entreprise qui devait donner cinq capitaux pour un, à laquelle ont participé les gens les plus défiants, les gens les plus instruits, des pairs et des députés, des banquiers, —

tous chevaliers de la Légion-d'Honneur, — cette affaire est en liquidation ! Les plus hardis espèrent dix pour cent de leurs capitaux. Vous êtes triste.

Caroline vous a souvent dit :

— Adolphe, qu'as-tu?

— Adolphe, tu as quelque chose.

Enfin, vous apprenez à Caroline le fatal résultat ; elle commence par vous consoler.

— Cent mille francs de perdus ! Il faudra maintenant la plus stricte économie, dites-vous imprudemment.

Le jésuitisme de la femme éclate alors sur ce mot économie. Le mot économie met le feu aux poudres.

Ah ! voilà ce que c'est que de faire des affaires !

— Pourquoi donc, *toi, si prudent*, est-tu donc allé compromettre cent mille francs ?

— J'étais contre l'affaire, souviens-t'en !

Mais TU NE M'AS PAS ÉCOUTÉE !...

Sur ce thème, la discussion s'envenime.

— Vous n'êtes bon à rien, — vous êtes incapable, — les femmes seules voient juste.

— Vous avez risqué le pain de vos enfants, — elle vous en a dissuadé.

— Vous ne pouvez pas dire que ce

soit pour elle. Elle n'a, Dieu merci, aucun reproche à se faire.

Cent fois par mois elle fait allusion à votre désastre :

— Si monsieur n'avait pas jeté ses fonds dans une telle entreprise, je pourrais avoir ceci, — cela.

— Quand tu voudras faire une affaire, une autre fois, tu m'écouteras !

Adolphe est atteint et convaincu d'avoir perdu cent mille francs à l'étourdie, sans but, comme un sot, sans avoir consulté sa femme.

Caroline dissuade ses amies de se marier.

Elle se plaint de l'incapacité des

hommes qui dissipent la fortune de leurs femmes.

Caroline est vindicative ! elle est sotte, elle est atroce !

Plaignez Adolphe ! Plaignez-vous, ô maris ! O garçons, réjouissez-vous !

SOUVENIRS ET REGRETS.

Marié depuis quelques années, votre amour est devenu si placide, que Caroline essaie quelquefois le soir de vous réveiller par de petits mots piquants.

Vous avez ce je ne sais quoi de cal-

me et de tranquille qui impatiente toutes les femmes légitimes.

Les femmes y trouvent une sorte d'insolence; elles prennent la nonchalance du bonheur pour la fatuité de la certitude, car elles ne pensent jamais au dédain de leurs inestimables valeurs: leur vertu est alors furieuse d'être prise au mot.

Dans cette situation, qui est le fond de la langue de tout mariage, et sur laquelle homme et femme doivent compter, aucun mari n'ose dire que le pâté d'anguille l'ennuie; mais son appétit a certainement besoin des condiments de la toilette, des pensées de l'absence, des irritations d'une rivalité supposée.

Enfin, vous vous promenez alors très-bien avec votre femme sous le bras, sans serrer le sien contre vos flancs avec la craintive et soigneuse cohésion de l'avare tenant son trésor.

Vous regardez, à droite et à gauche, les curiosités sur les Boulevards, en gardant votre femme d'un bras lâche et distrait, comme si vous étiez le remorqueur d'un gros bateau normand.

Allons, soyez francs, mes amis! si, derrière votre femme, un admirateur la pressait par mégarde ou avec intention, vous n'avez aucune envie de vérifier les motifs du passant ; d'ailleurs, nulle femme ne s'amuse à faire naître une querelle pour si peu de chose.

Ce peu de chose, avouez-nous encore ceci, n'est-il pas excessivement flatteur pour l'un comme pour l'autre?

Vous en êtes là, mais vous n'êtes pas allé plus loin.

Cependant vous enterrez au fond de votre cœur et de votre conscience, une horrible pensée : Caroline n'a pas répondu à votre attente.

Caroline a des défauts qui, par la haute mer de la lune de miel, restaient sous l'eau, et que la marée basse de la lune rousse a découverts.

Vous vous êtes heurté souvent à ces écueils, vos espérances y ont échoué plusieurs fois, plusieurs fois vos désirs de jeune homme à marier (où est ce

temps !) y ont vu se briser leurs embarcations pleines de richesses fantastiques : la fleur des marchandises a péri, le lest du mariage est resté.

Enfin, pour se servir d'une locution de la langue parlée, en vous entretenant de votre mariage avec vous-même, vous vous dites, en regardant Caroline:

Ce n'est pas ce que je croyais !

Un soir, au bal, dans le monde, chez un ami, n'importe où, vous rencontrez une jeune fille, belle, spirituelle et bonne; une âme, oh ! une âme céleste ! une beauté merveilleuse ! Voilà bien cette coupe inaltérable de figure ovale, ces traits qui doivent résister

longtemps à l'action de la vie, ce front gracieux et rêveur.

L'inconnue est riche, elle est instruite, elle appartient à une grande famille ; partout elle sera bien ce qu'elle doit être, elle saura briller ou s'éclipser ; elle offre enfin, dans toute sa gloire et dans toute sa puissance, l'être rêvé, votre femme, celle que vous vous sentez le pouvoir d'aimer toujours : elle flattera toujours vos vanités, elle entendrait et servirait admirablement vos intérêts.

Enfin, elle est tendre et gaie, cette jeune fille qui réveille toutes vos passions nobles ! qui allume les désirs éteints !

Vous regardez Caroline avec un som-

bre désespoir, et voici les fantômes de pensées qui frappent, de leurs ailes de chauves-souris, de leur bec de vautour, de leur corps de phalène, les parois du palais où, comme une lampe d'or, brille dans votre cervelle, allumée par le Désir.

PREMIÈRE STROPHE.

Ah ! pourquoi me suis-je marié ? ah ! quelle fatale idée ! je me suis laissé prendre à quelques écus ! Comment ? c'est fini, je ne puis avoir qu'une femme. Ah ! les Turcs ont bien de l'esprit ! On voit que l'auteur du Coran a vécu dans le désert !

IIe STROPHE.

Ma femme est malade, elle tousse quelquefois le

matin. Mon Dieu, s'ils est dans les décrets de votre sagesse de retirer Caroline du monde, faites-le promptement pour son bonheur et pour le mien. Cet ange a fait son temps.

IIIe STROPHE.

Mais je suis un monstre! Caroline est la mère de mes enfants!

Votre femme revient avec vous en voiture, et vous la trouvez horrible; elle vous parle, vous lui répondez par monosyllables. Elle vous dit :

« Qu'as-tu donc? »

Vous lui répondez :

« Rien. »

Elle tousse, vous l'engagez à voir, dès demain, le docteur.

La médecine a ses hasards.

IVe STROPHE.

On m'a dit qu'un médecin, maigrement payé par des héritiers, s'écria imprudemment : « Ils me rognent mille écus, et me doivent quarante mille livres de rentes! » Oh! je ne regarderais pas aux honoraires, moi!

— Caroline, lui dites-vous à haute voix, il faut prendre garde à toi; croise ton châle, soigne-toi, mon ange aimé.

Votre femme est enchantée de vous,

vous paraissez vous intéresser énormément à elle.

Pendant le déshabiller de votre femme, vous restez étendu sur la causeuse.

Quand tombe la robe, vous contemplez la divine apparition qui vous ouvre la porte d'ivoire des châteaux en Espagne.

Extase ravissante ! vous voyez la sublime jeune fille !...

Elle est blanche comme la voile du galion qui entre à Cadix chargé de trésors, elle en a les merveilleux bossoirs qui fascinent le négociant avide.

Votre femme, heureuse d'être admirée, s'explique alors votre air taciturne.

Cette jeune fille sublime! vous la voyez les yeux fermés ; elle domine votre pensée, et vous dites alors :

V^{e} ET DERNIÈRE STROPHE.

Divine! adorable! Existe-t-il deux femmes pareilles ?
Rose des nuits!
Tour d'ivoire!
Vierge céleste!
Étoile du soir et du matin!

Chacun a ses petites litanies, vous en avez dit quatre.

Le lendemain, votre femme est ra-

vissante, elle ne tousse plus, elle n'a pas besoin de docteur; si elle crève, elle crèvera de santé; vous l'avez maudite quatre fois au nom de la jeune fille, et quatre fois elle vous a béni.

Caroline ne sait pas qu'il frétillait, au fond de votre cœur, un petit poisson rouge de la nature des crocodiles, enfermé dans l'amour conjugal comme l'autre dans un bocal, mais sans coquillages.

Quelques jours auparavant, votre femme avait parlé de vous, en termes assez équivoques, à madame de Fischtaminel; votre belle amie vient la voir, et Caroline vous compromet alors par des regards mouillés et longtemps arrê-

tés ; elle vous vante, elle se trouve heureuse.

Vous sortez furieux, vous enragez, et vous êtes heureux de rencontrer un ami sur le Boulevard, pour y exhaler votre bile.

— Mon ami, ne te marie jamais! Il vaut mieux voir tes héritiers emportant tes meubles pendant que tu râles, il vaut mieux rester deux heures sans boire, à l'agonie, assassiné de paroles testamentaires par une garde-malade comme celle que Henri Monnier met si cruellement en scène dans sa terrible peinture des derniers moments d'un célibataire.

Ne te marie sous aucun prétexte!

Heureusement vous ne revoyez plus la sublime jeune fille!

Vous êtes sauvé de l'enfer où vous conduisaient de criminelles pensées, vous retombez dans le purgatoire de votre bonheur conjugal; mais vous commencez à faire attention à madame de Fischtaminel, que vous avez adorée sans pouvoir arriver jusqu'à elle quand vous étiez garçon.



OBSERVATION.

Arrivé à cette hauteur dans la latitude ou la longitude de l'océan conjugal, il se déclare un petit mal chronique, intermittant, assez semblable à

des rages de dents... Vous m'arrêtez, je le vois, pour me dire :

« — Comment relève-t-on la hauteur dans cette mer?

Quand un mari peut-il se savoir à ce point nautique; et peut-on en éviter les écueils? »

On se trouve là, comprenez-vous? aussi bien après dix mois de mariage qu'après dix ans : c'est selon la marche du vaisseau, selon sa voilure, selon le mousson, la force des courants, et surtout selon la composition de l'équipage.

Eh bien, il y a cet avantage que les marins n'ont qu'une manière de

prendre le point, tandis que les maris en ont mille de trouver le leur.

EXEMPLES.

Caroline, votre ex-biche, votre ex-trésor, devenue tout bonnement votre femme, s'appuie beaucoup trop sur votre bras en se promenant sur le Boulevard, on trouve beaucoup plus distingué de ne plus vous donner le bras;

Ou elle voit des hommes plus ou moins jeunes, plus ou moins bien mis, quand autrefois elle ne voyait personne, même quand le Boulevard était

noir de chapeaux et battu par plus de bottes que de bottines;

Ou, quand vous rentrez, elle dit:

« — Ce n'est rien, c'est Monsieur! » au lieu de :

« — Ah! c'est Adolphe! » qu'elle disait avec un geste, un regard, un accent qui faisaient penser à ceux qui l'admiraient.

Enfin, en voilà une heureuse! (Cette exclamation d'une femme implique deux temps : celui pendant lequel elle est sincère, celui pendant lequel elle est hypocrite avec :

« — Ah! c'est Adolphe. » Quand elle s'écrie :

« — Ce n'est rien, c'est Monsieur! »

elle ne daigne plus jouer la comédie.)

Ou, si vous revenez un peu tard (onze heures, minuit), elle... ronfle!! odieux indice!

Ou, elle met ses bas devant vous... (Dans le mariage anglais, ceci n'arrive qu'une seule fois dans la vie conjugale d'une lady; le lendemain, elle part pour le continent avec un *captain* quelconque, et ne pense plus à mettre ses bas.)

Ou... mais restons-en là.

Ceci s'adresse à des marins ou maris familiarisés avec LA CONNAISSANCE DES TEMPS.



LE TAON CONJUGAL.

Eh bien! sous cette ligne voisine d'un signe tropical sur le nom duquel le bon goût interdit de faire une plaisanterie vulgaire et indigne de ce spirituel ouvrage, il se déclare une hor-

rible petite misère ingénieusement appelée le Taon Conjugal, de tous les cousins, moustiques, taracanes, puces et scorpions, le plus impatientant, en ce qu'aucune moustiquière n'a pu être inventée pour s'en préserver.

Le Taon ne pique pas sur-le-champ : il commence à tintinnuler à vos oreilles, et *vous ne savez pas encore ce que c'est.*

Ainsi, à propos de rien, de l'air le plus naturel du monde, Caroline dit :

— Madame Deschars avait une bien belle robe, hier...

— Elle a du goût, répond Adolphe sans en penser un mot.

— C'est son mari qui la lui a donnée,

réplique Caroline en haussant les épaules.

— Ah !

— Oui, une robe de quatre cents francs ! Elle a tout ce qui se fait de plus beau en velours...

— Quatre cents francs ! s'écrie Adolphe en prenant la pose de l'apôtre Thomas.

— Mais il y a deux lés de rechange et un corsage...

— Il fait bien les choses, monsieur Deschars ! reprend Adolphe en se réfugiant dans la plaisanterie.

— Tous les hommes n'ont pas de ces attentions-là, dit Caroline sèchement.

— Quelles attentions?...

— Mais, Adolphe... penser au lé de rechange et à un corsage pour faire encore servir la robe quand elle ne sera plus de mise, décolletée...

Adolphe se dit en lui-même :

— Caroline veut une robe.

Le pauvre homme!...!...!

Quelques temps après, monsieur Deschars a renouvelé la chambre de sa femme.

Puis monsieur Deschars a fait remonter à la nouvelle mode les diamants de sa femme.

Monsieur Deschars ne sort jamais sans sa femme, ou ne laisse sa femme aller nulle part sans lui donner le bras.

Si vous apportez quoi que ce soit à Caroline, ce n'est jamais aussi bien que ce qu'a fait monsieur Deschars.

Si vous vous permettez le moindre geste, la moindre parole un peu trop vifs; si vous parlez un peu haut, vous entendez cette phrase sibilante et vipérine :

— Ce n'est pas monsieur Deschars qui se conduirait ainsi! Prends donc monsieur Deschars pour modèle.

Enfin, l'imbécile monsieur Deschars apparaît dans votre ménage à tout moment et à propos de tout.

Ce mot :

« — Vois donc un peu si monsieur Deschars se permet jamais... » est une

épée de Damoclès, ou ce qui est pis, une épingle ; et votre amour-propre est la pelote où votre femme la fourre continuellement, la retire et la refourre, sous une foule de prétextes inattendus et variés, en se servant d'ailleurs des termes d'amitié les plus câlins ou avec des façons assez gentilles.

Adolphe, taonné jusqu'à se voir tatoué de piqûres, finit par faire ce qui se fait en bonne police, en gouvernement, en stratégie.

(*Voyez* l'ouvrage de Vauban sur l'attaque et la défense des places fortes.)

Il avise madame de Fischtaminel, femme encore jeune, élégante, un peu coquette, et il la pose (le scélérat se

posait ceci depuis longtemps) comme un moxa sur l'épiderme excessivement chatouilleux de Caroline.

O vous qui vous écriez souvent :

« — Je ne sais pas ce qu'a ma femme!... » vous baiserez cette page de philosophie transcendante, car vous allez y trouver *la clé du caractère de toutes les femmes* !... Mais les connaître aussi bien que je les connais, ce ne sera pas les connaître beaucoup : elles ne se connaissent pas elles-mêmes !

Enfin, Dieu, vous le savez, s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eue à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire.

Caroline veut bien piquer Adolphe à

toute heure, mais cette faculté de lâcher de temps en temps une guêpe au conjoint (terme judiciaire) est un droit exclusivement réservé à l'épouse.

Adolphe devient un monstre s'il détache sur sa femme une seule mouche.

De Caroline, c'est de charmantes plaisanteries, un badinage pour égayer la vie à deux, et dicté surtout par les intentions les plus pures; tandis que, d'Adolphe, c'est une cruauté de Caraïbe, une méconnaissance du cœur de sa femme et un plan arrêté de lui causer du chagrin.

Ceci n'est rien.

— Vous aimez donc bien madame de Fischtaminel? demande Caroline.

Qu'a-t-elle donc dans l'esprit ou dans les manières de si séduisant, cette araignée-là ?

— Mais, Caroline.

— Oh ! ne prenez pas la peine de nier ce goût bizarre, dit-elle en arrêtant une négation sur les lèvres d'Adolphe, il y a longtemps que je m'aperçois que vous me préférez cet échalas (madame de Fischtaminel est maigre). Eh ! bien, allez... vous aurez bientôt reconnu la différence.

Comprenez-vous ? vous ne pouvez pas soupçonner Caroline d'avoir le moindre goût pour monsieur Deschars (un gros homme commun, rougeaud, un ancien notaire), tandis que vous ai-

mez madame de Fischtaminel ! Et alors Caroline, cette Caroline dont l'innocence vous a tant fait souffrir, Caroline qui s'est familiarisée avec le monde, Caroline devient spirituelle : vous avez deux Taons au lieu d'un.

Le lendemain elle vous demande, en prenant un petit air bon-enfant :

— Où en êtes-vous avec madame de Fischtaminel ?...

Quand vous sortez, elle vous dit :

— Va, mon ami, va prendre les eaux !

Car, dans leur colère contre une rivale, toutes les femmes, même les duchesses, emploient l'invective, et s'a-

vancent jusque dans les tropes de la Halle; elles font alors arme de tout.

Vouloir convaincre Caroline d'erreur et lui prouver que madame de Fischtaminel vous est indifférente, vous coûterait trop cher.

C'est une sottise qu'un homme d'esprit ne commet pas dans son ménage : il y perd son pouvoir et il s'y ébrèche.

Oh! Adolphe, tu es arrivé malheureusement à cette saison si ingénieusement nommée *l'été de la Saint-Martin du mariage*.

Hélas! il faut, chose délicieuse! reconquérir ta femme, ta Caroline, la reprendre par la taille, et devenir le

meilleur des maris en tâchant de deviner ce qui lui plaît, afin de faire à son plaisir au lieu de faire à ta volonté!

Toute la question est là désormais,



LES TRAVAUX FORCÉS.

Admettons ceci, qui, selon nous, est une vérité remise à neuf :

AXIOME.

La plupart des hommes ont toujours

un peu de l'esprit qu'exige une situation difficile, quand ils n'ont pas tout l'esprit de cette situation.

Quant aux maris qui sont au-dessous de leur position, il est impossible de s'en occuper : il n'y a pas de lutte, ils entrent dans la classe nombreuse des *Résignés*.

Adolphe se dit donc :

— Les femmes sont des enfants: présentez-leur un morceau de sucre, vous leur faites danser très-bien toutes les contredanses que dansent les enfants gourmands; mais il faut toujours avoir une dragée, la leur tenir haut, et..... que le goût des dragées ne leur passe point.

Les Parisiennes(Caroline est de Paris) sont excessivement vaines, elles sont gourmandes !.... On ne gouverne les hommes, on ne se fait des amis, qu'en les prenant tous par leurs vices, en flattant leurs passions : ma femme est à moi !

Quelques jours après, pendant lesquels Adolphe a redoublé d'attention pour sa femme, il lui tient ce langage:

— Tiens, Caroline, amusons-nous ! il faut bien que tu mettes ta nouvelle robe (la pareille à celle de madame Deschars), et... ma foi, nous irons voir quelque bêtise aux Variétés.

Ces sortes de propositions rendent

toujours les femmes légitimes de la plus belle humeur.

Et d'aller ! Adolphe a commandé pour deux , chez Borrel, au Rocher de Cancale, un joli petit dîner fin.

— Puisque nous allons aux Variétés dînons au cabaret! s'écrie Adolphe sur les Boulevards en ayant l'air de se livrer à une improvisation généreuse.

Coroline, heureuse de cette apparence de bonne fortune , s'engage alors dans un petit salon où elle trouve la nappe mise et le petit service coquet offert par Borrel aux gens assez riches pour payer le local destiné aux grands de la terre qui se font petits pour un moment.

Les femmes, dans un dîner prié, mangent peu : leur secret harnais les gêne, elles ont le corset de parade, elles sont en présence de femmes dont les yeux et la langue sont également redoutables.

Elles aiment, non pas la bonne, mais la jolie chère : sucer des écrevices, gober des cailles au gratin, tortiller l'aile d'un coq de bruyère, et commencer par un morceau de poisson bien frais relevé par une de ces sauces qui font la gloire de la cuisine française.

La France règne par le goût en tout : le dessin, les modes, etc.

La sauce est le triomphe du goût, en cuisine.

Donc, grisettes, bourgeoises et duchesses sont enchantées d'un bon petit dîner arrosé de vins exquis, pris en petite quantite, terminé par des fruits comme il n'en vient qu'à Paris, surtout quand on va digérer ce petit dîner au spectacle, dans une bonne loge, en écoutant des bêtises, celles de la scène, et celles qu'on leur dit à l'oreille pour expliquer celles de la scène.

Seulement l'addition du restaurant est de cent francs, la loge en coûte trente, et les voitures, la toilette, (gants frais, bouquet, etc.) autant.

Cette galanterie monte à un total de cent soixante francs, quelque chose comme quatre mille francs par mois,

si l'on va souvent à l'Opéra-Comique, aux Italiens et au Grand Opéra.

Quatre mille francs par mois valent aujourd'hui deux millions de capital.

Mais tout *honneur conjugale* vaut cela.

Caroline dit à ses amies des choses qu'elle croit excessivement flatteuses, mais qui font faire la moue à un mari spirituel.

— Depuis quelque temps, Adolphe est charmant.

Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter tant de gracieusetés, mais il me comble.

Il ajoute du prix à tout par ces délicatesses qui nous *impressionnent* tant,

nous autres femmes... Après m'avoir mené lundi au Rocher de Cancale, il m'a soutenu que Véry faisait aussi bien la cuisine que Borrel, et il a recommencé la partie dont je vous ai parlé, mais en m'offrant au dessert un coupon de loge à l'Opéra.

L'on donnait GUILLAUME TELL, qui, vous le savez est ma passion.

— Vous êtes bien heureuse, répond madame Deschars sèchement, et avec une évidente jalousie.

— Mais une femme qui remplit bien ses devoirs mérite, il me semble ce bonheur...

Quand cette phrase atroce se promène sur les lèvres d'une femme ma-

riée, il est clair qu'elle *fait son devoir*, à la façon des écoliers, pour la récompense qu'elle attend.

Au collége, on veut gagner des exemptions; en mariage, on espère un châle, un bijou.

Donc, plus d'amour !

— Moi, ma chère, (madame Deschars est piquée), moi, je suis raisonnable. Deschars faisait de ces folies-là * j'y ai mis bon ordre.

Écoutez donc, ma petite, nous avons deux enfants, et j'avoue que cent ou

* Mensonge à triple péché mortel (mensonge, orgueil, envie,) que se permettent les dévotes, car madame Deschars est une dévote atrabilaire; elle ne manque pas un office à Saint-Roch *depuis qu'elle a quêté avec la reine.*.

(NOTE DE L'AUTEUR.)

deux cent francs sont une considération pour moi, mère de famille.

— Eh! madame, dit madame de Fischtaminel, il vaut mieux que nos maris aillent en partie fine avec nous que...

— Deschars?.... dit brusquement madame Deschars en se levant et saluant.

Le sieur Deschars (homme annulé par sa femme) n'entend pas alors la fin de cette phrase, par laquelle il apprendrait qu'on peut manger son bien avec des femmes excentriques.

Caroline, flattée dans toutes ses vanités, se rue alors dans toutes les dou-

ceurs de l'orgueil et de la gourmandise, deux délicieux péchés capitaux.

Adolphe regagne du terrain; mais hélas !(cette réflexion vaut un sermon de Petit Carême) le péché, comme toute volupté, contient son aiguillon.

De même qu'un Autocrate, le vice ne tient pas compte de mille délicieuses flatteries devant un seul pli de rose qui l'irrite.

Avec lui, l'homme doit aller *crescendo...* et toujours.

AXIOME.

Le Vice, le Courtisan, le Malheur et l'Amour ne connaissent que le *présent*.

Au bout d'un temps difficile à déterminer, Caroline se regarde dans la glace, au dessert, et voit des rubis fleurissant sur ses pommettes et sur les ailes si pures de son nez.

Elle est de mauvaise humeur au spectacle, et vous ne savez pas pourquoi,

vous, Adolphe, si fièrement posé dans votre cravate, vous qui tendez votre torse en homme satisfait.

Quelques jours après, la couturière arrive, elle essaie une robe, elle rassemble ses forces, elle ne parvient pas à l'agrafer.... On appelle la femme de chambre.

Après un tirage de la force de deux chevaux, un vrai treizième travail d'Hercule, il se déclare un hiatus de deux pouces.

L'inexorable couturière ne peut cacher à Caroline que sa taille a changé. Caroline, l'aérienne Caroline, menace d'être pareille à madame Deschars.

En terme vulgaire, elle épaissit.

On laisse Caroline attérée.

— Comment! avoir, comme cette grosse madame Deschars, des cascades de chair à la Rubens? Et c'est vrai..... se dit-elle, Adolphe est un profond scélérat.

Je le vois, il veut faire de moi une mère Gigogne et m'ôter mes moyens de séduction!

Caroline veut désormais aller aux Italiens, elle y accepte un tiers de loge, mais elle trouve *très-distingué* de peu manger et refuse les parties fines de son mari.

— Mon ami, dit-elle, une femme comme il faut ne saurait aller là souvent... On entre une fois par plaisante-

rie, dans ces boutiques, mais s'y montrer habituellement, fi donc!

Borrel et Véry, ces illustrations du fourneau, perdent chaque jour mille francs de recette à ne pas avoir une entrée spéciale pour les voitures.

Si une voiture pouvait se glisser sous une porte cochère, et sortir par une autre en jetant une femme au péristyle d'un escalier élégant, combien de clientes leur amèneraient de bons, gros, riches clients!...

AXIOME.

La coquetterie tue la gourmandise.

Caroline en a bientôt assez du théâtre, et le diable seul peut savoir la cause de ce dégoût.

Excusez Adolphe ! un mari n'est pas le diable.

Un bon tiers des Parisiennes s'ennuie au spectacle, à part quelques escapades, comme aller rire et mordre au

fruit d'une indécence, — aller respirer le poivre long d'un gros mélodrame, — s'extasier à des décorations, etc.

Beaucoup d'entre elles ont les oreilles rassasiées de musique, et ne vont aux Italiens que pour les chanteurs, ou, si vous voulez, pour remarquer des différences dans l'exécution.

Voici ce qui soutient les théâtres : les femmes y sont un spectacle avant et après la pièce.

La vanité seule paie du prix exorbitant de quarante francs trois heures d'un plaisir contestable, pris en mauvais air et à grands frais, sans compter les rhumes attrapés en sortant. Mais se montrer, se faire voir, recueillir les re-

gards de cinq cents hommes!... quelle franche lippée! dirait Rabelais.

Pour cette précieuse récolte, engrangée par l'amour-propre, il faut être remarquée. Or, une femme et son mari sont peu regardés.

Caroline a le chagrin de voir la salle toujours préoccupée des femmes qui ne sont pas avec leurs maris, des femmes excentriques.

Or, le faible loyer qu'elle touche de ses efforts, de ses toilettes et de ses poses, ne compensant guère à ses yeux la fatigue, la dépense et l'ennui, bientôt il en est du spectacle comme de la bonne chère : la bonne cuisine la faisait engraisser, le théâtre la fait jaunir.

Ici Adolphe (ou tout homme à la place d'Adolphe) ressemble à ce paysan du Languedoc qui souffrait horriblement d'un *agacin* (en français cor; mais le mot de la langue d'Oc n'est-il pas plus joli?) Ce paysan enfonçait son pied de deux pouces dans les cailloux les plus aigus du chemin en disant à son agacin :

— *Troun de Diou de bagasse*! si tu mé fais souffrir jé té lé rends bien!

— En vérité, dit Adolphe profondément désappointé le jour où il reçoit de sa femme un refus non motivé, je voudrais bien savoir ce qui peut vous plaire...

Caroline regarde son mari du haut

de sa grandeur, et lui dit après un temps digne d'une actrice :

— Je ne suis ni une oie de Strasbourg, ni une girafe.

— On peut, en effet, mieux employer quatre mille francs par mois, répond Adolphe.

— Que veux-tu dire ?

— Avec le quart de cette somme, offert à d'estimables forçats, à de jeunes libérés, à d'honnêtes criminels, on devient un personnage, un Petit-Manteau-Bleu, reprit Adolphe, et une jeune femme est alors fière de son mari.

Cette phrase est le cercueil de l'a-

mour! aussi Caroline le prend-elle en très-mauvaise part.

Il s'en suit une explication.

Ceci rentre dans les mille facéties du chapitre suivant, dont le titre doit faire sourire les amants aussi bien que les époux.

S'il y a des rayons jaunes pourquoi n'y aurait-il pas des jours de cette couleur excessivement conjugale?



DES RISETTES JAUNES.

Arrivé dans ces eaux, vous jouissez alors de ces petites scènes qui, dans le grand opéra du mariage, représentent les intermèdes, et dont voici le type.

Vous êtes un soir seuls, après dîner,

et vous vous êtes déjà tant de fois trouvés seuls que vous éprouvez le besoin de vous dire de petits mots piquants, comme ceci, par exemple :

— Prends garde à toi, Caroline, dit Adolphe qui a sur le cœur tant d'efforts inutiles, il me semble que ton nez a l'impertinence de rougir à domicile tout aussi bien qu'au restaurant.

— Tu n'es pas dans tes jours d'amabilité !

RÈGLE GÉNÉRALE.

Aucun homme n'a pu découvrir le

moyen de donner un conseil d'ami à aucune femme, pas même à la sienne.

— Que veux-tu, ma chère! peut-être es-tu trop serrée dans ton corset, et l'on se donne ainsi des maladies.

Aussitôt qu'un homme a dit cette phrase n'importe à quelle femme, cette femme (elle sait que les bucs sont souples) saisit son busc par le bout qui regarde en contre-bas, et le soulève en disant comme Caroline :

— Vois, on peut y mettre la main! jamais je ne me serre.

— Ce sera donc l'estomac.

— Qu'est-ce que l'estomac a de commun avec le nez?

— L'estomac est un centre qui communique avec tous nos organes.

— Le nez est donc un organe?

— Oui.

— Ton organe te sert bien mal en ce moment. (Elle lève les yeux et hausse les épaules.) Voyons, que t'ai-je fait, Adolphe?

— Mais rien, je plaisante, et j'ai le malheur de ne pas te plaire, répond Adolphe en souriant.

— Mon malheur, à moi, c'est d'être ta femme. Oh ! que ne suis-je celle d'un autre !

— Nous sommes d'accord !

— Si me nommant autrement, j'avais la naïveté de dire, comme les co-

quettes qui veulent savoir où elles en sont avec un homme : « Mon nez est d'un rouge inquiétant! » en me regardant à la glace avec des minauderies de singe, tu me répondrais :

« Oh! madame, vous vous calomniez! »

D'abord, cela ne se voit pas; puis c'est en harmonie avec la couleur de votre teint... Nous sommes d'ailleurs tous ainsi après dîner! » et tu partirais de là pour me faire des compliments.

Est-ce que je dis, moi, que tu engraisses, que tu prends des couleurs de maçon, et que j'aime les hommes pâles et maigres?

On dit à Londres : *Ne touchez pas à la hache*, en France, il faut dire : Ne touchez pas au nez de la femme.

— Et tout cela pour un peu trop de cinabre naturel ! s'écrie Adolphe.

Prends-t'en au bon Dieu qui se mêle d'étendre de la couleur plus dans un endroit que dans un autre, non à moi qui t'aime, qui te veux parfaite, et qui te crie : Gare !

— Tu m'aimes trop, alors, car depuis quelque temps tu t'études à me dire des choses désagréables, tu cherches à me dénigrer sous prétexte de me perfectionner, j'ai été trouvée parfaite, il y a cinq ans.

— Moi, je te trouve mieux que parfaite, tu es charmante !...

— Avec trop de cinabre?

Adolphe, qui voit sur la figure de sa femme un air hyperboréen, s'approche, se met sur une chaise à côté d'elle. Caroline, ne pouvant pas décemment s'en aller, donne un coup de côté sur sa robe comme pour opérer une séparation.

Ce mouvement là, certaines femmes l'accomplissent avec une impertinence provoquante ; mais il a deux significations : c'est, en terme de whist, ou *une invite au roi*, ou *une renonce*.

En ce moment, Caroline renonce.

— Qu'as-tu? dit Adolphe.

— Voulez-vous un verre d'eau et de sucre? demande Caroline en s'occupant de votre hygiène et prenant (en charge) son rôle de servante.

— Pourquoi?

— Mais vous n'avez pas la digestion aimable, vous devez souffrir beaucoup. Peut-être faut-il mettre une goutte d'eau-de-vie dans le verre d'eau sucrée! Le docteur a parlé de cela comme d'un remède excellent...

— Comme tu t'occupes de mon estomac?

— C'est un centre, il communique à tous les organes, il agira sur le cœur et de là peut-être sur la langue.

Adolphe se lève et se promène sans

rien dire, mais il pense à tout l'esprit que sa femme acquiert; il la voit grandissant chaque jour en force, en acrimonie; elle devient d'une intelligence dans le taquinage et d'une puissance militaire dans la dispute qui lui rappelle Charles XII et les Russes.

Caroline, en ce moment, se livre à une mimique inquiétante : elle a l'air de se trouver mal.

— Souffrez-vous? dit Adolphe pris par où les femmes nous prennent toujours, par la générosité.

— Ça fait mal au cœur, après le dîner, de voir un homme allant et venant comme un balancier de pendule. Mais vous voilà bien : il faut toujours

que vous vous agitiez... Êtes-vous drôles. Les hommes sont plus ou moins fous.

Adolphe s'assied au coin de la cheminé opposé à celui que sa femme occupe, et il y reste pensif : le mariage lui apparaît avec ses steppes meublés d'orties.

— Eh bien ! tu boudes ?... dit Caroline après un demi-quart d'heure donné à l'observation de la figure maritale.

— Non, j'étudie, répond Adolphe.

— Oh ! quel caractère infernal tu as !... dit-elle en haussant les épaules. Est-ce à cause de ce que je t'ai dit sur ton ventre, sur ta taille et sur ta digestion ?... Tu ne vois donc pas que je voulais te rendre la monnaie de ton

cinabre? Tu prouves que les hommes sont aussi coquets que les femmes... (Adolphe reste froid.) Sais-tu que cela me semble très-gentil à vous de prendre nos qualités... (Profond silence.) On plaisante et tu te fâches... (elle regarde Adolphe), car tu es fâché... Je ne suis pas comme toi, moi : je ne peux pas supporter l'idée de t'avoir fait un peu de peine! Et c'est pourtant une idée qu'un homme n'aurait jamais eue, que d'attribuer ton impertinence à quelque embarras dans ta digestion.

Ce n'est plus *mon Dodofe*! c'est son ventre qui s'est trouvé assez grand pour parler... Je ne te savais pas ventriloque, voilà tout...

Caroline regarde Adolphe en souriant : Adolphe se tient comme gommé.

— Non, il ne rira pas... Et vous appelez cela, dans votre jargon, avoir du caractère... Oh ! comme nous sommes bien meilleures !

Elle vient s'asseoir sur les genoux d'Adolphe, qui ne peut s'empêcher de sourire.

Ce sourire, extrait à l'aide de la machine à vapeur, elle le guettait pour s'en faire une arme.

— Allons, mon bon homme, avoue tes torts? dit-elle alors.

Pourquoi bouder? Je t'aime, moi, comme tu es! Je te vois tout aussi

mince que quand je t'ai épousé... plus mince même.

— Caroline, quand on arrive à se tromper sur ces petites choses-là..... quand on se fait des concessions et qu'on ne reste pas fâché, tout rouge... Sais-tu ce qui en est?...

— Eh bien? dit Caroline inquiète de la pose dramatique que prend Adolphe.

— On s'aime moins.

— Oh! gros monstre, je te comprends : tu restes fâché pour me faire croire que tu m'aimes.

Hélas! avouons-le! Adolphe dit la vérité de la seule manière de la dire : en riant.

— Pourquoi m'as-tu fait de la peine? dit-elle.

Ai-je un tort? ne vaut-il pas mieux me l'expliquer gentiment plutôt que de me dire grossièrement (elle enfle sa voix) : « Votre nez rougit! » Non, ce n'est pas bien! Pour te plaire je vais employer une expression de ta belle Fischtaminel :

« *Ce n'est pas d'un gentleman!* »

Adolphe se met à rire et paye les frais du racommodement; mais au lieu d'y découvrir ce qui peut plaire à Caroline et le moyen de se l'attacher, il reconnaît par où Caroline l'attache à elle.

NOSOGRAPHIE DE LA VILLA.

Est-ce un agrément de ne pas savoir ce qui plaît à sa femme, quand on est marié? Certaines femmes (cela se rencontre encore en province) sont assez naïves pour dire assez promptement

ce qu'elles veulent ou ce qui leur plaît.

Mais à Paris, presque toutes les femmes éprouvent une certaine jouissance à voir un homme aux écoutes de leur cœur, de leurs caprices, de leurs désirs, trois expressions d'une même chose! et tournant, virant, allant, se démenant, se désespérant, comme un chien qui cherche un maître.

Elles nomment cela *être aimées*, les malheureuses!... Et bon nombre se disent en elles-mêmes, comme Caroline :

— Comment s'en tirera-t-il?

Adolphe en est là. Dans ces circonstances, le digne et excellent Deschars, ce modèle du mari bourgeois, invite le ménage Adolphe et Caroline à inau-

gurer une charmante maison de campagne.

C'est une occasion que les Deschars ont saisie par son feuillage, une folie d'homme de lettres, une délicieuse villa où l'artiste a enfoui cent mille francs, et vendue à la criée onze mille francs.

Caroline a quelque jolie toilette à essayer, un chapeau à plumes en saule pleureur : c'est ravissant à monter en tilbury. On laisse le petit Charles à sa grand'mère. On donne congé aux domestiques. On part avec le sourire d'un ciel bleu, lacté de nuages, uniquement pour en rehausser l'effet. On respire le bon air, on le fend par le trot du

gros cheval normand sur qui le printemps agit.

Enfin l'on arrive à Marnes, au-dessus de Ville-d'Avray, où les Deschars se pavanent dans une villa copiée sur une villa de Florence, et entourée de prairies suisses, sans tous les inconvénients des Alpes.

— Mon Dieu! quel délice qu'une semblable maison de campagne, s'écrie Caroline en se promenant dans les bois admirables qui bordent Marnes et Ville-d'Avray.

On est heureux par les yeux comme si l'on y avait un cœur!...

Caroline, ne pouvant prendre qu'A-

dolphe, prend alors Adolphe, qui redevient son Adolphe.

Et de courir comme une biche, et de redevenir la jolie, naïve, petite, adorable pensionnaire qu'elle était!... Ses nattes tombent! elle ôte son chapeau, le tient par ses brides.

La voilà *re*jeune, blanche et rose.

Ses yeux sourient, sa bouche est une grenade douée de sensibilité, d'une sensibilité qui paraît neuve.

— Ça te plairait donc bien, ma chérie, une campagne!... dit Adolphe en tenant Caroline par la taille, et la sentant qui s'appuie comme pour en montrer la flexibilité.

— Oh! tu serais assez gentil pour

m'en acheter une ?... Mais pas de folies ! Saisis une occasion comme celle des Deschars.

— Te plaire, savoir bien ce qui peut te faire plaisir, voilà l'étude de ton Adolphe.

Ils sont seuls, ils peuvent se dire leurs petits mots d'amitié, défiler le chapelet de leurs mignardises secrètes.

— On veut donc plaire à sa petite fille ?... dit Caroline en mettant sa tête sur l'épaule d'Adolphe, qui la baise au front en pensant :

— Dieu merci, je la tiens !

AXIOME.

Quand un mari et une femme se tiennent, le diable seul sait celui qui tient l'autre.

Le jeune ménage est charmant, et la grosse dame Deschars se permet une remarque assez décolletée pour elle, si sévère, si prude, si dévote.

— La campagne a la propriété de rendre les maris très-aimables.

Monsieur Deschars indique une occasion à saisir. On veut vendre une maison à Ville-d'Avray, toujours pour rien. Or, la maison de campagne est une maladie particulière à l'habitant de Paris.

Cette maladie a sa durée et sa guérison. Adolphe est un mari ; ce n'est pas un médecin.

Il achète la campagne, et il s'y installe avec Caroline redevenue sa Caroline, sa Carola, sa biche blanche, son gros trésor, sa petite fille, etc.

Voici quels symptômes alarmants se déclarent avec une effrayante rapidité.

On paie une tasse de lait vingt-cinq centimes quand il est baptisé, cinquante

centimes quand il est *anhydre*, disent les chimistes.

La viande est moins chère à Paris qu'à Sèvres, expérience faite des qualités.

Les fruits sont hors de prix. Une belle poire coûte plus prise à la campagne que dans le jardin (anhydre !) qui fleurit à l'étalage de Chevet.

Avant de pouvoir récolter des fruits chez soi, où il n'y a qu'une prairie suisse de deux centiares, environnée de quelques arbres verts qui ont l'air d'être empruntés à une décoration de vaudeville, les autorités les plus rurales consultées déclarent qu'il faudra dé-

penser beaucoup d'argent, et — attendre cinq années !...

Les légumes s'élancent de chez les maraîchers pour rebondir à la Halle.

Madame Deschars, qui jouit d'un jardinier-concierge, avoue que les légumes venus dans son terrain, sous ses bâches, à force de terreau, lui coûtent deux fois plus cher que ceux achetés à Paris chez une fruitière qui a boutique, qui paie patente, et dont l'époux est électeur.

Malgré les efforts et les promesses du jardinier-concierge, les primeurs ont toujours à Paris une avance d'un mois sur celles de la campagne.

De huit heures du soir à onze heu-

res, les époux ne savent que faire, vu l'insipidité des voisins, leur petitesse et les questions d'amour-propre soulevées à propos de rien.

Monsieur Deschars remarque, avec la profonde science de calcul qui distingue un ancien notaire, que le prix de ses voyages à Paris cumulé avec les intérêts du prix de la campagne, avec les impositions, les réparations, les gages du concierge et de sa femme, etc., équivalent à un loyer de mille écus!

Il ne sait pas comment lui, ancien notaire, s'est laissé prendre à cela!... Car il a maintes fois fait des baux de châteaux avec parcs et dépendances pour mille écus de loyer.

On convient à la ronde, dans les salons de madame Deschars, qu'une maison de campagne, loin d'être un plaisir, est une plaie vive...

— Je ne sais pas comment on ne vend que cinq centimes, à la Halle, un chou qui doit être arrosé tous les jours, depuis sa naissance jusqu'au jour où on le coupe, dit Caroline.

— Mais, répond un petit épicier retiré, le moyen de se tirer de la campagne, c'est d'y rester, d'y demeurer, de se faire campagnard, et alors tout change.

Caroline, en revenant, dit à son pauvre Adolphe :

— Quelle idée as-tu donc eue là,

d'avoir une maison de campagne? Ce qu'il y a de mieux, en fait de campagne, est d'y aller chez les autres...

Adolphe se rappelle un proverbe anglais qui dit :

« N'ayez jamais de journal, de maîtresse, ni de campagne; il y a toujours des imbéciles qui se chargent d'en avoir pour vous... »

— Bah! répond Adolphe, que le Taon Conjugal a définitivement éclairé sur la logique des femmes, tu as raison; mais aussi, que veux-tu?... l'enfant s'y porte à ravir.

Quoique Adolphe soit devenu prudent, cette réponse éveille les susceptibilités de Caroline.

Une mère veut bien penser exclusivement à son enfant, mais elle ne veut pas se le voir préférer.

Madame se tait; le lendemain, elle s'ennuie à la mort.

Adolphe étant parti pour ses affaires, elle l'attend depuis cinq heures jusqu'à sept, et va seule avec le petit Charles jusqu'à la voiture.

Elle parle pendant trois quarts d'heure de ses inquiétudes.

Elle a eu peur en allant de chez elle au bureau des voitures.

Est-il convenable qu'une jeune femme soit là, *seule?* Elle ne supportera pas cette existence-là.

La villa crée alors une phase assez singulière, et qui mérite un chapitre à part.

LA MISÈRE DANS LA MISÈRE.

AXIOME.

La misère fait des parenthèses.

EXEMPLE.

On a diversement parlé, toujours en

mal, du point de côté ; mais ce mal n'est rien, comparé au point dont il s'agit ici, et que les plaisirs du regain conjugal font dresser à tout propos, comme le marteau de la touche d'un piano.

Ceci constitue une misère picotante, qui ne fleurit qu'au moment où la timidité de la jeune épouse a fait place à cette fatale égalité de droits qui dévore également le ménage et la France.

A chaque saison ses misères !...

Caroline, après une semaine où elle a noté les absences de monsieur, s'aperçoit qu'il passe sept heures par jour loin d'elle.

Un jour, Adolphe, qui revient gai

comme un acteur applaudi, trouve sur le visage de Caroline une légère couche de gelée blanche.

Après avoir vu que la froideur de sa mine est remarquée, Caroline prend un faux air amical dont l'expression bien connue a le don de faire intérieurement pester un homme, et dit :

— Tu as donc eu beaucoup d'affaires, aujourd'hui, mon ami?

— Oui, beaucoup!

— Tu as pris des cabriolets?

— J'en ai eu pour sept francs...

— As-tu trouvé tout ton monde?...

— Oui, ceux à qui j'avais donné rendez-vous...

— Quand leur as-tu donc écrit?

L'encre est desséchée dans ton encrier : c'est comme de la loque; j'ai eu à écrire, et j'ai passé une grande heure à l'humecter avant d'en faire une bourbe compacte avec laquelle on aurait pu marquer des paquets destinés aux Indes.

Ici, tout mari jette sur sa moitié des regards sournois.

— Je leur ai vraisemblablement écrit à Paris...

— Quelles affaires donc, Adolphe?..

— Ne les connais-tu pas?... Veux-tu que je te les dise?... Il y a d'abord l'affaire Chaumontel...

— Je croyais monsieur Chaumontel en Suisse...

— Mais n'a-t-il pas ses représentants, son avoué?...

— Tu n'as fait que des affaires?... dit Caroline en interrompant Adolphe.

Elle jette alors un regard clair, direct, par lequel elle plonge à l'improviste dans les yeux de son mari : une épée dans un cœur.

— Que veux-tu que j'aie fait?... De la fausse monnaie, des dettes, de la tapisserie?...

— Mais, je ne sais pas.

Je ne peux rien deviner, d'abord! Tu me l'as dit cent fois : je suis trop bête.

— Bon! voilà que tu prends en mau-

vaise part un mot caressant. Va, ceci est bien femme.

— As-tu conclu quelque chose? dit-elle en prenant un air d'intérêt pour les affaires.

— Non, rien...

— Combien de personnes as-tu vues?

— Onze, sans compter celles qui se promenaient sur les Boulevards.

— Comme tu me réponds!

— Mais aussi tu m'interroges comme si tu avais fait pendant dix ans le métier de juge d'instruction...

— Eh bien! raconte-moi toute ta journée, ça m'amusera.

Tu devrais bien penser ici à mes

plaisirs ! Je m'ennuie assez quand tu me laisses là, seule, pendant des journées entières.

— Tu veux que je t'amuse en te racontant des affaires ?...

— Autrefois, tu me disais tout...

Ce petit reproche amical déguise une espèce de certitude que veut avoir Caroline touchant les choses graves dissimulées par Adolphe.

Adolphe entreprend alors de raconter sa journée.

Caroline affecte une espèce de distraction assez bien jouée pour faire croire qu'elle n'écoute pas.

— Mais tu me disais tout-à-l'heure, s'écrie-t-elle au moment où notre Adol-

phe s'entortille, que tu as pris pour sept francs de cabriolets, et tu parles maintenant d'un fiacre? Il était sans doute à l'heure? Tu as donc fait tes affaires en fiacre? dit-elle d'un petit ton goguenard.

— Pourquoi les fiacres me seraient-ils interdits? demande Adolphe en reprenant son récit.

— Tu n'es pas allé chez madame de Fischtaminel? dit-elle au milieu d'une explication excessivement embrouillée où elle vous coupe insolemment la parole.

— Pourquoi y serais-je allée?...

— Ça m'aurait fait plaisir; j'aurais voulu savoir si son salon est fini...

— Il l'est !

— Ah! tu y es donc allé?...

— Non, son tapissier me l'a dit.

— Tu connais son tapissier?...

— Oui !

— Qui est-ce ?

— Braschon.

— Tu l'as donc rencontré, le tapissier?...

— Oui.

— Mais tu m'as dit n'être allé qu'en voiture?...

— Mais, mon enfant, pour prendre des voitures, on va les cherc...

— Bah ! tu l'auras trouvé dans le fiacre...

— Qui ?

— Mais, le salon — ou — Braschon! Va, l'un comme l'autre est aussi probable.

— Mais tu ne veux donc pas m'écouter? s'écrie Adolphe en pensant qu'avec une longue narration il endormira les soupçons de Caroline.

— Je t'ai trop écouté.

Tiens : tu me mens depuis une heure.

— Je ne dirai plus rien.

— J'en sais assez, je sais tout ce que je voulais savoir.

Oui, tu me dis que tu as vu des avoués, des notaires, des banquiers : tu n'as vu personne de ces gens-là! Si j'allais faire une visite demain à ma-

dame de Fischtaminel, sais-tu ce qu'elle me dirait?

Ici, Caroline observe Adolphe; mais Adolphe affecte un calme trompeur, au beau milieu duquel Caroline jette la ligne afin de pêcher un indice.

— Eh bien! elle me dirait qu'elle a eu le plaisir de te voir... Mon Dieu! sommes-nous malheureuses! Nous ne pouvons jamais savoir ce que vous faites...

Nous sommes clouées là, dans nos ménages, pendant que vous êtes à vos affaires! Belles affaires!... Dans ce cas-là, je te raconterais, moi, des affaires un peu mieux machinées que les tiennes!... Ah! vous nous apprenez de

belles choses !... On dit que les femmes sont perverses... Mais qui les a perverties?...

Ici, Adolphe essaie, en arrêtant un regard fixe sur Caroline, d'arrêter ce flux de paroles.

Caroline, comme un cheval qui reçoit un coup de fouet, reprend de plus belle et avec l'animation d'une *coda* rossinienne.

— Ah! c'est une jolie combinaison! mettre sa femme à la campagne pour être libre de passer la journée à Paris comme on l'entend.

Voilà donc la raison de votre passion pour une maison de campagne! Et moi, pauvre bécasse, qui donne

dans le panneau!... Mais vous avez raison, monsieur : c'est très-commode, une campagne! elle peut avoir deux fins.

Madame s'en arrangera tout aussi bien que monsieur.

A vous Pâris et ses fiacres!... à moi les bois et leurs ombrages!... Tiens, décidément, Adolphe, cela me va, ne nous fâchons plus...

Adolphe s'entend dire des sarcasmes pendant une heure.

— As-tu fini, ma chère?... demande-t-il en saisissant un moment où elle hoche la tête sur une interrogation à effet.

Caroline termine alors en s'écriant :

— J'en ai bien assez de la campagne, et je n'y remets plus les pieds!... Mais je sais ce qui m'arrivera : vous la garderez, sans doute, et vous me laisserez à Paris.

Eh bien ! à Paris, je pourrai du moins m'amuser pendant que vous mènerez madame de Fischtaminel dans les bois.

Qu'est-ce qu'une *villa Adolphini* où l'on a mal au cœur quand on s'est promené six fois autour de la prairie? où l'on vous a planté des bâtons de chaise et des manches à balai; sous prétexte de vous procurer de l'ombrage?... On y est comme dans un four : les murs ont six pouces d'épaisseur! Et monsieur est absent sept heures sur les douze

de la journée ! Voilà le fin mot de la villa !

— Écoute, Caroline...

— Encore, dit-elle, si tu voulais m'avouer ce que tu as fait aujourd'hui?... Tiens, tu ne me connais pas : je serai bonne-enfant, dis-le moi !.... Je te pardonne à l'avance tout ce que tu auras fait.

Adolphe *a eu des relations* avant son mariage ; il connaît trop bien le résultat d'un aveu pour en faire à sa femme, et alors il répond :

— Je vais tout te dire...

— Eh bien ! tu seras gentil... je t'en aimerai mieux !

— Je suis resté trois heures...

— J'en étais sûre... chez madame de Fischtaminel ?...

— Non, chez notre notaire, qui m'avait trouvé un acquéreur; mais nous n'avons jamais pu nous entendre : il voulait notre maison de campagne toute meublée, et, en sortant, je suis allé chez Braschon pour savoir ce que nous lui devions...

— Tu viens d'arranger ce roman-là pendant que je te parlais!... Voyons, regarde-moi!... J'irai voir Brasch n demain.

Adolphe ne peut retenir une contraction nerveuse.

— Tu ne peux pas t'empêcher de rire, vois-tu! vieux monstre!

— Je ris de ton entêtement.

— J'irai demain chez madame de Fischtaminel.

— Hé ! va où tu voudras !...

— Quelle brutalité ! dit Caroline en se levant et s'en allant son mouchoir sur les yeux.

La maison de campagne, si ardemment désirée par Caroline, est devenue une invention diabolique d'Adolphe, un piége où s'est prise la biche.

Depuis qu'Adolphe a reconnu qu'il est impossible de raisonner avec Caroline, il lui laisse dire tout ce qu'elle veut.

Deux mois après, il vend sept mille

francs une villa qui lui coûte vingt-deux mille francs!

Mais il y gagne de savoir que la campagne n'est pas encore ce qui plaît à Caroline.

La question devient grave : orgueil, gourmandise, deux péchés de moine y ont passé!

La nature avec ses bois, ses forêts, ses vallées, la Suisse des environs de Paris, les rivières factices ont à peine amusé Caroline pendant six mois.

Adolphe est tenté d'abdiquer, et de prendre le rôle de Caroline.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE DES MÉNAGES.

Un matin, Adolphe est définitivement saisi par la triomphante idée de laisser Caroline maîtresse de trouver elle-même ce qui lui plaît.

Il lui remet le gouvernement de la

maison en lui disant : « Fais ce que tu voudras. »

Il substitue le système constitutionnel au système autocratique, un ministère responsable au lieu d'un pouvoir conjugal absolu.

Cette preuve de confiance, objet d'une secrète envie, est le bâton de maréchal des femmes.

Les femmes sont alors, selon l'expression vulgaire, maîtresses à la maison.

Dès lors, rien, pas même les souvenirs de la lune de miel, ne peut se comparer au bonheur d'Adolphe pendant quelques jours.

Une femme est alors tout sucre, elle

est trop sucre ! Elle inventerait les petits soins, les petits mots, les petites attentions, les chatteries et la tendresse, si toute cette confiturerie conjugale n'existait pas depuis le Paradis terrestre. Au bout d'un mois, l'état d'Adolphe a quelque similitude avec celui des enfants vers la fin de la première semaine de l'année. Aussi Caroline commence-t-elle à dire, non pas en paroles, mais en actions, en mines, en expressions mimiques :

— On ne sait que faire pour plaire à un homme !

Laisser à sa femme le gouvernail de la barque est une idée excessivement ordinaire, qui mériterait peu l'expres-

sion de triomphante, décernée en tête de ce chapitre, si elle n'était pas doublée de l'idée de destituer Caroline.

Adolphe a été séduit par cette pensée, qui s'empare et s'emparera toujours de tous les gens en proie à un malheur quelconque, savoir jusqu'où peut aller le mal ! expérimenter ce que le feu fait de dégât quand on le laisse à lui-même, en se sentant ou en se croyant le pouvoir de l'arrêter. Cette curiosité nous suit de l'enfance à la tombe.

Or, après sa pléthore de félicité conjugale, Adolphe, qui se donne la comédie chez lui, passe par les phases suivantes.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Tout va trop bien. Caroline achète de jolis petits registres pour écrire ses dépenses, elle achète un joli petit meuble pour serrer l'argent, elle fait vivre damirablement bien Adolphe,

elle est heureuse de son approbation, elle découvre une foule de choses qui manquent dans la maison, elle met sa gloire à être une maîtresse de maison incomparable. Adolphe, qui s'érige lui-même en censeur, ne trouve pas la plus petite observation à formuler.

S'il s'habille, il ne lui manque rien. On n'a jamais, même chez Armide, déployé de tendresse plus ingénieuse que celle de Caroline. On renouvelle, à ce phénix des maris, le caustique sur son cuir à repasser ses rasoirs. Des bretelles fraîches sont substituées aux vieilles. Une boutonnière n'est jamais veuve. Son linge est soigné comme celui du confesseur d'une dévote à péchés vé-

niels. Les chaussettes sont sans trous.

A table, tous ses goûts, ses caprices même sont étudiés, consultés : il engraisse!

Il a de l'encre dans son écritoire, et l'éponge en est toujours humide. Il ne peut rien dire, pas même, comme Louis XIV : « J'ai failli attendre ! » Enfin, il est à tout propos qualifié d'*un amour d'homme.* Il est obligé de gronder Caroline de ce qu'elle s'oublie : elle ne pense pas assez à elle. Caroline enregistre ce doux reproche.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

La scène change, à table. Tout est bien cher. Les légumes sont hors de prix. Le bois se vend comme s'il venait de Campêche. Les fruits, oh! quant aux fruits, les princes, les banquiers,

les grands seigneurs seuls peuvent en manger. Le dessert est une cause de ruine. Adolphe entend souvent Caroline disant à madame Deschars : « Mais comment faites-vous ?... » On tient alors devant vous des conférences sur la manière de régir les cuisinières.

Une cuisinière, entrée chez vous sans nippes, sans linge, sans talent, est venue demander son compte en robe de mérinos bleu, ornée d'un fichu brodé, les oreilles embellies d'une paire de boucles d'oreilles enrichies de petites perles, chaussée en bons souliers de peau qui laissaient voir des bas de coton assez jolis. Elle a deux malles d'effets et son livret à la caisse d'épargne.

Caroline se plaint alors du peu de moralité du peuple; elle se plaint de l'instruction et de la science de calcul qui distingue les domestiques. Elle lance de temps en temps de petits axiomes comme ceux-ci : — Il y a des écoles qu'il faut faire! — Il n'y a que ceux qui ne font rien qui font tout bien. — Elle a les soucis du pouvoir. Ah ! les hommes sont bien heureux de ne pas avoir à mener un ménage. — Les femmes ont le fardeau des détails.

—

Caroline a des dettes. Mais comme elle ne veut pas avoir tort, elle commence par établir que l'expérience est une si belle chose, qu'on ne saurait

l'acheter trop cher. Adolphe rit, dans sa barbe, en prévoyant une catastrophe qui lui rendra le pouvoir.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Caroline, pénétrée de cette vérité qu'il faut manger uniquement pour vivre, fait jouir Adolphe des agréments d'une table cénobitique.

Adolphe a des chaussettes lézardées

ou grosses du lichen des raccommodages faits à la hâte, car sa femme n'a pas assez de la journée pour ce qu'elle veut faire. Il porte des bretelles noircies par l'usage. Le linge est vieux et bâille comme un portier ou comme la porte cochère. Au moment où Adolphe est pressé pour conclure une affaire, il met une heure à s'habiller en cherchant ses affaires une à une, en dépliant beaucoup de choses avant d'en trouver une qui soit irréprochable. Mais Caroline est très-bien mise. Madame a de jolis chapeaux, des bottines en velours, des mantilles. Elle a pris son parti, elle administre en vertu de ce principe : Charité bien ordonnée

commence par elle-même. Quand Adolphe se plaint du contraste entre son dénûment et la splendeur de Caroline, Caroline lui dit : — Mais tu m'as grondée de ne rien m'acheter !...

Un échange de plaisanteries plus ou moins aigres commence à s'établir alors entre les époux. Caroline, un soir, se fait charmante, afin de glisser l'aveu d'un déficit assez considérable, absolument comme quand le Ministère se livre à l'éloge des contribuables, et se met à vanter la grandeur du pays en accouchant d'un petit projet de loi qui demande des crédits supplémentaires. Il y a cette similitude que tout cela se fait dans la Chambre, en gouvernement

comme en ménage. Il en ressort cette vérité profonde que le système constitutionnel est infiniment plus coûteux que le système monarchique. Pour une nation comme pour un ménage, c'est le gouvernement du juste-milieu, de la médiocrité, des chipoteries, etc.

Adolphe, éclairé par ses misères passées, attend une occasion d'éclater, et Caroline s'endort dans une trompeuse sécurité.

Comment arrive la querelle? sait-on jamais quel courant électrique a décidé l'avalanche ou la révolution? elle arrive à propos de tout et à propos de rien. Mais enfin, Adolphe, après un certain temps qui reste à déterminer par le

bilan de chaque ménage, au milieu d'une discussion, lâche ce mot fatal : — Quand j'étais garçon !...

Le temps de garçon est, relativement à la femme, ce qu'est le : « Mon pauvre défunt ! » relativement au nouveau mari d'une veuve. Ces deux coups de langue font des blessures qui ne se cicatrisent jamais complètement.

Et alors Adolphe de continuer comme le général Bonaparte parlant aux Cinq-Cen*ts* : — Nous sommes sur un volcan ! — Le ménage n'a plus de gouvernement, — l'heure de prendre un parti est arrivée. — Tu parles de bonheur, Caroline, tu l'as compromis, — tu l'as mis en question par tes exigences, tu

as violé le Code civil en t'immisçant dans la discussion des affaires, — tu as attenté au pouvoir conjugal. — Il faut réformer notre intérieur.

Caroline ne crie pas, comme les Cinq-Cents : *A bas le dictateur* ! on ne crie jamais quand on est sûr de l'abattre.

— Quand j'étais garçon, je n'avais que des chaussures neuves ! je trouvais des serviettes blanches à mon couvert tous les jours ! Je n'étais volé par le restaurateur que d'une somme déterminée ! Je vous ai donné ma liberté chérie !... qu'en avez-vous fait ?

— Suis-je donc si coupable, Adolphe, d'avoir voulu t'éviter des soucis ? dit

Caroline en se posant devant son mari. Reprends la clé de la caisse..... mais qu'arrivera-t-il?... j'en suis honteuse, tu me forceras à jouer la comédie pour avoir les choses les plus nécessaires. Est-ce là ce que tu veux? avilir ta femme, ou mettre en présence deux intérêts contraires, ennemis...

Et voilà, pour les trois quarts des Français, le mariage parfaitement défini.

— Sois tranquille, mon ami, reprend Caroline en s'asseyant dans sa chauffeuse comme Marius sur les ruines de Carthage! je ne te demanderai jamais rien, je ne suis pas une mendiante! Je sais

bien ce que je ferai... tu ne me connais pas...

— Eh bien! quoi?... dit Adolphe, on ne peut donc, avec vous autres, ni plaisanter, ni s'expliquer? Que feras-tu?...

— Cela ne vous regarde pas!...

— Pardon, madame, au contraire. La dignité, l'honneur...

— Oh! soyez tranquille à cet égard, monsieur...

Pour vous, plus que pour moi, je saurai garder le secret le plus profond.

—Eh! bien, dites? voyons, Caroline, ma Caroline, que feras-tu?...

Caroline jette un regard de vipère à Adolphe qui recule et va se promener.

— Voyons, que comptes-tu faire? demande-t-il après un silence infiniment trop prolongé.

— Je travaillerai, monsieur!

Sur ce mot sublime, Adolphe exécute un mouvement de retraite, en s'apercevant d'une exaspération enfiellée, en sentant un mistral dont l'âpreté n'avait pas encore soufflé dans la chambre conjugale.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PETITES MISÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Page
Préface	1
Coup de jarnac	9
Les découvertes	31
Les attentions d'une jeune femme	61
Les taquinages	79
Le conclusum	99
La logique des femmes	123
Jésuitisme des femmes	147
Souvenirs et regrets	173
Observation	189
Le taon conjugal	197

Les travaux forcés. 211
Les risettes jaunes. 235
Nosographie de la villa. 251
La misère dans la misère. 269
Le dix-huit brumaire des ménages. . . 289

Coulommiers. — imprimerie de A. MOUSSIN.

